

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 14 de chaque mois)
France... Un an, 30 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 40 fr. 6 mois, 22 fr. 3 mois, 12 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

UNE GRANDE MANIFESTATION PATRIOTIQUE A LONDRES



MRS SAMUEL (1) ET LLOYD GEORGE (2) ASSISTENT AU DEFILE



LE CORTEGE DES "MUNITIONNETTES"



LES "OBUSSETTES" ACCLAMENT M^{re} LLOYD GEORGE DEVANT LE WAR-OFFICE

Quand les femmes manifestent à Berlin, c'est pour s'élever contre la cherté des vivres et demander la paix; quand les Londonniennes manifestent, c'est, au contraire, pour démontrer qu'elles ont toutes le désir de voir la guerre se poursuivre vigoureusement jusqu'à la conclusion triomphale. C'est ainsi qu'on vient de voir à Londres un cortège imposant organisé par Christabel Pankhurst défilé à travers les grandes avenues de la capitale.

"Faire Suisse"

Nous visitons, l'autre jour, mon vieil ami Georges Courteline et moi, un camp de prisonniers. C'est le mieux tenu, le mieux commandé que j'aie vu jusqu'ici. Il est sous la direction d'un jeune officier blessé qui sait parler aux Allemands aussi bien lorsqu'il les a devant lui, en armes, que lorsqu'il a affaire avec eux captifs. Le camp est leur œuvre et il en est l'architecte. On y perce de nouvelles avenues qu'habiteront les Austro-Hongrois qui viennent d'arriver... Le chiffre de la population dépasse deux mille hommes. Tous ceux qui ne sont pas occupés à travailler au dehors du matin au soir. Ils ne rentrent que pour se coucher.

Les chambrées comptent environ 70 lits. Nous les avons parcourues. C'était dimanche. Des prisonniers jouaient aux cartes entre eux, sur un lit; d'autres écrivaient, lisaient ou reprisaient des hardes; et d'autres encore, étendus, dormaient, les pieds nus. Aucun indice de cette bromidrose à laquelle se reconnaît, paraît-il, la race allemande déchaussée. Est-ce à dire qu'on la calomnie? Mettons plutôt qu'une bonne ventilation triomphait, à ce moment, de la félicité.

Au chevet de chaque lit, des photographies: portraits de mères, d'épouses, de sœurs, de fiancées, d'enfants. Quelques chromos sentimentales. Peu d'images de guerre; ces hommes sortent d'en prendre. Ils paraissent heureux de leur sort; ils sont laborieux, patients, disciplinés. On n'a presque jamais à les punir.

Ceux qui ne consacrent pas ce jour de repos à la sieste, aux travaux de propreté ou d'aiguille, aiment un terrain de jeux. Il y en a qui soulevaient et lançaient le plus loin possible, comme des poids, de lourds pavés; d'autres font des rétablissements à la barre fixe...

Mais une de leurs distractions favorites nous sollicite entre toutes, Courteline et moi.

Dans un baraquement, une trentaine d'hommes réunis sous les lunettes d'un maître de chapelle Imberbe échappé (bien malgré lui sans doute) de Conservatoire; ces hommes chantent des chorals et des airs populaires. Chacun fait sa partie avec gravité. C'est encore l'exercice, sous les ordres d'un feldwebel. A la fin, le chant d'un soliste est soutenu par le chœur à bouches fermées. Religieux murmure que la voix de l'officiant traîne après soi et soumet.

Ces Allemands répètent le concert qu'ils donneront tantôt à leurs camarades pour leur abrégier le temps. L'orphéon remplace la fanfare ou l'orchestre, qui manquent ici. Mais cela n'est point ce qui nous rend songeurs...

Nous avons, tout à l'heure, assisté de loin à la revue que le jeune commandant français a passée de ces troupes allemandes. Elles ont défilé devant lui...; elles ont défilé de façon à illustrer, par le fait, l'expression: défilé comme un seul homme. Des centaines de soldats, rigoureusement alignés, frappaient à la fois la terre, qui résonnait comme l'enclume sous un marteau mécanique. Et ces mêmes hommes, ayant rompu les rangs, étaient ceux qui, au signal encore d'un chef, rassemblés en demi-cercle, avaient attaqué un air, un choral, une sorte de transposition du pas de Poie, enfin, dans le domaine du chant. La même méthode avait assoupli les caractères, les muscles et les voix. Toute l'Allemagne respirait dans ces deux démonstrations de sa force collective.

Avant de quitter le camp, nous eûmes la curiosité de savoir si les prisonniers recevaient de chez eux beaucoup de colis.

Ils en reçoivent moins que l'année dernière, nous répondit-on, et leur contenu trahit la crise à laquelle l'Allemagne est en proie. Cependant, nous ouvrons encore une moyenne de trois cents paquets par jour, soit environ dix mille par mois.

Nous nous figurions que les prisonniers allemands mettaient en commun leurs provisions, ceux qui en reçoivent les partageant avec leurs camarades moins favorisés; bref, ce que font nos soldats à nous, aussi bien en captivité que dans les tranchées.

On nous détrompa:

— Pas du tout! Le Boche « fait Suisse ». Il va débiller son paquet à l'écart, se replie dessus et regarde, la bouche pleine, le camarade à jeun. Son estomac, d'abord! Il n'en a jamais trop pour sa capacité.

— Charmante nature!

Courteline, cependant, rêvait... Il finit par dire:

— Cette expression de nos casernes: faire Suisse, ne remonterait-elle pas au temps où la Suisse allemande fournissait des mercenaires à nos armées?

— Les dictionnaires de la langue verte se rangent à cet avis.

— Je le sais; mais ils ne disent pas: de la Suisse allemande, et toute l'explication est là. La Ramée n'y regardait pas de si près. Tous

les Suisses au service de la France n'étaient pas d'origine allemande; mais tous les Allemands de souche buvaient et mangeaient isolément, et c'est assez pour que La Ramée ait grabiné le Suisse de ce qui revenait à l'Allemand.

— Courteline, vous devez avoir raison. Lidoire n'a jamais bu seul. La Biscotte non plus. Ils sont de chez nous. Le cœur sur la main et la chanson sur les lèvres. Car ils chantent aussi... mais encore à leur manière, qui n'est pas le choral. Un pour tous, sans cérémonie. En chœur au refrain seulement, si l'on veut, et pour qu'on ne dise pas de nos poils qu'ils font Suisse... même en chantant!

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il n'est pas commode, pour nous, de nous mettre dans la peau d'un Allemand. On peut trouver ça malpropre, et, en tout cas, les façons de penser sont si différentes! Mais si vous en avez le loisir faites tout de même un petit effort pour vous mettre dans la peau de M. de Bethmann-Hollweg. Vous ne vous trouverez pas, alors, sur un lit de roses.

Il y a, d'un côté, la situation réelle de l'Allemagne, qu'il connaît mieux que vous et moi: les réserves de combattants ne sont pas épuisées, mais elles s'épuisent, et, de plus, il est bien certain que la Russie pourra presque indéfiniment mettre en ligne des troupes fraîches, et que la nouvelle armée anglaise, l'armée de Kitchener, est intacte. Ici, l'avantage des Alliés est incertain. Les ressources alimentaires de l'Allemagne sont désagréablement réduites, et la population en souffre. La nouvelle récolte lui procurera quelques mois de vivres sans d'ailleurs lui fournir de viande, puis les difficultés actuelles reparadront, aggravées. L'Autriche est au bout de son rouleau, militairement et financièrement, et l'Allemagne ne se trouve plus en mesure de galvaniser le cadavre: les victoires russes, de ce côté, sont inquiétantes. Et, enfin, si l'on reprend la guerre sous-marine, pour donner satisfaction à l'opinion publique, on se trouve, vis-à-vis des Etats-Unis et de quelques neutres, dans une posture grosse de dangers. Et il y a l'offensive de la Somme!

Mais, d'autre part, on ne peut pas dire tout cela. Au contraire, pour soutenir le moral de l'Allemagne, qui faiblit, il faut crier sur les toits que tout va bien, que tout va très bien!

Mais, alors, ceux qui croient ce qu'on leur dit réclament des amorceurs à l'est et à l'ouest. C'est trop naturel, puisqu'il paraît qu'on est vainqueur! Et M. de Bethmann-Hollweg se dit bien, pour ainsi dire, que l'Allemagne n'est plus capable d'obtenir ces amorceurs. Ce n'est peut-être pas un homme de génie, — il n'a jamais passé pour tel, — mais je voudrais bien savoir comment même un homme de génie pourrait s'en tirer!

Pierre Milha.

Avez-vous vu les épouvantails à oiseaux, dans les moissons, les vergers et les vignes?

Naguère, on ne se mettait pas en frais d'imagination pour « habiller » un épouvantail. Un manche à balai, une vieille veste, un chapeau troné faisaient l'affaire. Or, nous venons de voir, dans les campagnes des environs de Paris, que l'épouvantail s'est modernisé et appartient même à l'actualité la plus tragique. Nos paysans, animés d'un esprit satirique, costumant l'épouvantail en soldat boche, afin qu'il soit encore plus laid. Un couvert de casserole sur le casque à pointe, une serpillère le manteau gris, et un bâton, le fusil ou le fifre.

Eh bien! il faut reconnaître que les moineaux ne se laissent point intimider par ce Boche en faction, et, tout emplumés qu'ils sont, se montrent aussi hardis que des paillards. Ils picorent grains et fruits à la barbe du vilain bonhomme; pour un peu, ils s'en arracheraient comme de pain.

Boef, nos pigeons témoignaient plus de respect à l'ancien épouvantail. Ils doivent trouver que l'épouvantail habillé en Allemand ressemble encore moins à un homme!

On sait que les Etats-Unis viennent d'acheter au Danemark trois îles des Antilles pour la somme de 125 millions de francs. Il était vraiment dans la destinée de ces îles — Sainte-Croix, Saint-Thomas et Saint-Jean — d'être vendues! Dès 1867, le Da-

mark voulait céder aux Etats-Unis Saint-Jean et Saint-Thomas; quant à Sainte-Croix, elle fut, en 1733, achetée par les Danois eux-mêmes!

Certes, il est moins glorieux pour une terre d'être ainsi négociée que défendue et conquise par les armes; mais ces trois petites Antilles n'ont point tant d'ambition, et savent bien qu'un comptoir colonial n'est point une patrie.

Elles s'enorgueillissaient cependant de toucher, par quelque endroit, à la vie nationale du Danemark. Le café de Sainte-Croix est en vogue à Amalienborg, le quartier chic de Copenhague, et Andersen en faisait grand cas. Lorsque le poète quitta sa ville natale pour chercher fortune, sa brave femme de mère envoya quérir une sorcière afin de la consulter sur l'avenir. « Elle lui prit la main, la fit asseoir au bord de son lit et lui servit du café dans sa plus belle tasse. » « Ce café venait de Sainte-Croix, ajoutait en souriant l'aimable conteur, et il ouvrit si bien l'esprit de notre sibylle qu'elle me prédit sur-le-champ le succès! »

Que dirait Andersen s'il apprenait que l'on a vendu sa « petite Antille » de préférence!

La Hollande est tranquille. La Hollande est tranquille sans aucun doute, puisque son prince consort est parti en vacances.

Les journaux suisses annoncent son arrivée à Interlaken. Mais il ne s'en tiendra pas là.

Il a fait préparer un train spécial qui le mènera de la Scheidegg à Jungfraujoch.

C'est de là que, à cinq heures du matin, le prince partira pour entreprendre l'ascension du glacier d'Aletsch et de l'Eggishorn.

C'est peut-être par compensation que le prince des Pays-Bas profite de ses vacances pour escalader les pays hauts.

Le président de la Confédération suisse viendra-t-il passer ses vacances dans le métre?

Un célèbre savant allemand visitait, il y a quelques années, une petite ville d'Italie, quand il s'arrêta devant un blason sculpté dans la pierre, sur le fronton d'une maison.

Il fit remarquer à son guide qu'il y avait un chêne dans les armoiries qu'ils regardaient et que toujours les maisons ayant cette chance étaient dévolues aux grandes destinées.

Le guide répondit alors que c'était là la maison des Cadorna, dont fut Carlo Cadorna, qui lutta jadis pour l'Eglise libre dans l'Etat libre, dont fut Raffaello Cadorna, père du généralissime, qui commanda, en 1866, l'armée italienne contre les Autrichiens, et qui, en 1870, entra le premier dans Rome, par la célèbre brèche de la porte Pia.

— En ce moment, continua le guide, il y a bien un général Cadorna qui justement commande les manœuvres. Mais paraît-il, l'ennemi supposé l'a mis déjà en pleine déroute...

Cependant, le soir, on apprenait que la déroute de Cadorna était feinte et que c'était lui qui avait finalement enveloppé son adversaire.

— Je ne me suis pas trompé, dit l'Allemand à son guide: quand il y a un chêne dans les armoiries... Il ne s'est toujours pas trompé, le vieux savant allemand.

Aujourd'hui, le général Cadorna tresse pour son blason les feuillages qui, dans les couronnes triomphales, s'allient au chêne: le laurier.

Le chapeau haute-forme disparaîtra-t-il après la guerre?

Ceux qui sont contre avaient un argument qui semblait décisif:

Les Anglais eux-mêmes, pour qui le chapeau haute-forme était à ce point sacré qu'on le portait même pour jouer au golf et au cricket, les Anglais eux-mêmes délaisseront le « tube » pour le chapeau de paille Tété et le petit souple Thiver.

Mais il advint que les Anglais boycottèrent le « petit souple » pour cette raison qu'il venait d'Allemagne, sans doute, étant nommé chapeau « Hambourg ». Et les gentlemen d'entre-Manche étaient dans une situation stricte, quand l'homme du jour les tira de leur embarras.

L'homme du jour de la semaine dernière, c'était sir F. E. Smith, le même qui présida la Cour on fut jugé Casement. L'autre jour, sir F. E. Smith se rendit à la parade des Horse-Guards, dans la tribune royale, coiffé d'un chapeau haute-forme blanc.

Depuis ce jour, le dernier comis qui se respecte à Londres et qui respecte les usages, porte un « tube blanc », de feutre mat le jour, de soie, le soir, au théâtre.

Et cela n'empêche pas l'offensive.

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

L'art de voyager

Chaque peuple a ses usages, et chaque société aussi. Il faut les observer. Quand on est chez les Lapons, on ne peut pas leur demander de faire du couscous, et quand on explore les sables de l'équateur, on aurait mauvaise grâce à prier les nègres de fabriquer des sorbets à la neige.

Pareillement, lorsque l'on est « du monde », il est indispensable d'en observer les lois. Ainsi, il importe de ne jamais dire tout bonnement : « J'ai été visiter tel endroit illustre, j'ai vu tel ou tel paysage ravissant ». Mais on doit déclarer : « Tel endroit ? Oh ! je le connais très bien : M. G..., membre de l'Institut, ou M. Y..., l'évêque du pays, ou le prince X..., ou le maréchal Z..., ou le vice-roi, ou la vice-reine, etc... me l'ont montré dans tous ses détails. »

Tel est le rite, si l'on veut passer pour « comme il faut ». Il semble que l'on ne fasse jamais une excursion pour le seul plaisir de la faire, mais pour celui d'y avoir rencontré un personnage fameux, et d'y avoir été piloté par lui. C'est comme si l'on disait : « Moi, vous savez, je ne me déplace pas comme tout le monde. Je n'achète pas un Guide Joanne, et je ne m'en vais pas à la bonne franquette reconnaître les beaux monuments ou les lieux intéressants. Mais partout se trouve quelque notabilité des sciences, des lettres ou de la plus haute société pour me conduire, me choyer, me dévoiler ce que d'autres ignoreraient. »

Avant la guerre, une personne de très bon ton n'aurait pas déclaré comme vous ou moi : « J'ai été passer quelques jours à Deauville ou à Monte-Carlo. » Car la convenance voulait qu'elle s'exprimât ainsi : « Je reviens de Deauville, nous n'avons pas quitté Sem, c'était assez amusant... Nous débarquons de Monte-Carlo : le prince nous a montré son musée, il a été charmant. »

De même ne s'était-on pas rendu aux courses d'Anteuil tout uniment : mais le prince Murat vous avait fait lui-même visiter l'enceinte des propriétaires, et au besoin donné des tuyaux. Au temps du duc d'Aumale, c'était lui qui vous avait en personne indiqué les splendeurs de Chantilly et les grâces du domaine.

En Angleterre, un lord au moins vous avait promené dans chaque province. Mieux valait également renoncer à raconter qu'on arrivait de Rome, plutôt que de ne pas ajouter : « Le comte Primoli, ou Mgr Duchesne, nous ont pilotés d'une manière délicieuse. »

Si ma cousine Charlotte m'apprenait tout à coup qu'elle a été en Champagne, en Picardie ou en Lorraine, elle m'affirmerait tout naturellement, et par bonne éducation, qu'un des chefs de corps s'est dérangé pour lui montrer les beaux endroits des champs de bataille.

L'autre jour, elle m'a confié : « Dans une quinzaine j'irai en Grèce. Sarrail m'a promis de me faire explorer Salonique jusqu'en ses recoins. »

Et quant à son voyage aux bords du Rhin, elle l'a remis à bientôt, parce qu'elle attend le général Joffre, qui est tout à sa dévotion, et qui la conduira dans le musée de Metz avec un empressement dont elle se sent d'avance tout émue, la chère enfant.

Marcel Boulenger.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



CINEMA D'ACTUALITE

Comment, au Trentin, le coup de bélier autrichien est devenu le coup de bélier italien.

(Numero : Turin.)

La totalité du village de Pozières est en la possession des Anglais



POZIERES : La route d'Albert.

Au nord de la Somme, l'effort anglais n'a pas cessé, depuis hier, de s'exercer puissant, tenace, méthodique. Nos alliés ont achevé, au cours de la nuit du 25 au 26, d'occuper les quelques maisons de Pozières où l'ennemi s'était retranché et se défendait avec des mitrailleuses. Tout le village est en ce moment en leur possession, et les troupes de la métropole, qui avaient mené l'assaut par le sud-ouest, ont progressé à l'ouest de la position, enlevant deux tranchées et faisant des prisonniers, parmi les-

mont Gimone, et, sur le haut plateau d'Asiagó, brillamment progressé. Les Russes, dans la région du Styre, poursuivent victorieusement leur offensive : les régiments du général Sakharoff ont enfoncé les lignes ennemies, passé la rivière Slonovka et fait 4.000 prisonniers. Sur le front du Caucase, les Turcs se replient hâtivement, en désordre, incendiant leurs dépôts. Des éléments russes ont occupé Erzindjian.

Jean Villars.



Le communiqué britannique

10 HEURES 45.

LE VILLAGE DE POZIERES EST ACTUELLEMENT TOUT ENTIER ENTRE NOS MAINS. Nos troupes territoriales ont poursuivi leur progression à l'ouest de cette localité. Elles se sont emparées de deux tranchées fortement tenues et ont fait un certain nombre de prisonniers, parmi lesquels cinq officiers.

Rien d'important à signaler sur le reste du front.

quels cinq officiers. Cette brillante opération va rendre la situation des défenseurs de Thiepval plus incertaine encore. Sur le reste du front anglais, les contre-attaques allemandes ne se sont pas renouvelées.

Sur le front français, nos communiqués ne mentionnent aucune action d'attaque ou de défense au nord de la Somme. Au sud, ils précisent nos gains d'avant-hier, où, dans l'îlot des maisons enlevé au sud d'Estrées, nous avons, en plus de la batterie signalée, enlevé 4 canons de 105 et 117 prisonniers.

On voit que cette petite opération, destinée à améliorer notre ligne d'offensive, avait pleinement réussi. Les Allemands se sont ingénies à présenter l'attaque française comme une tentative de large envergure, menée avec de puissants contingents, tandis qu'il s'agissait d'un petit coup de main mené avec un bataillon, qui a dégagé le village d'Estrées vers le sud. On ne saurait assez insister sur l'utilité de ces actions locales, qui servent à améliorer les lignes et représentent un travail lent et méthodique, préparation nécessaire à des tentatives plus vastes.

La lutte d'artillerie continue devant Verdun. Sur la région comprise entre Fleury et La Luffée, les Allemands ont mené depuis trente-six heures un violent bombardement sans avoir jamais pu passer à des attaques d'infanterie. Dans le même temps, sur la rive gauche, une attaque à la grenade sur nos positions de la cote 304 a été rejetée par nos feux de mitrailleuses. Sans doute il faut s'attendre à d'autres vains et sanglants efforts, mais chaque jour apparaîtra mieux la situation nouvelle imposée par notre attaque généralisée à nos adversaires, qui, réduits de l'offensive à la défensive active, sont enchaînés aujourd'hui à une défensive passive.

Car partout les armées alliées exercent une pesée méthodique : les Italiens sur le front de la Posina ont enlevé d'assaut et occupé Je

ERZINDJIAN EST OCCUPÉ par les troupes russes

Pétrograd, 26 juillet. — Les Russes ont occupé Erzindjian, parachevant la conquête de l'Arménie



[Erzindjian, au nord de l'Euphrate, est, au point de vue stratégique, un chef-lieu important où se trouvait le 4^e corps d'armée ottoman.]

Que va faire en Suède M. de Wedel?

Les ministres de comité secret où M. de Bethmann-Hollweg avait convoqué les chefs de partis semblent déjà produire leurs résultats. D'abord, il s'est très certainement agi, dans ces conciliabules, de savoir si la guerre sous-marine serait reprise ou non. Or, un article du capitaine Persius, dans le *Berliner Tageblatt* (qui peut, à certains égards, passer pour l'organe du chancelier), indique que l'Allemagne pourrait très bien se servir en grand de ses sous-marins contre les navires de commerce anglais sans contrevenir aux règles posées par le président Wilson. L'Allemagne ferait, en somme, du Tirpitz tempéré, du Tirpitz revu et corrigé par le chancelier, — mais, enfin, du Tirpitz tout de même.

Cette méthode porte bien la marque de M. de Bethmann-Hollweg. Il ne la varie pas et elle consiste, dans presque tous les cas, à faire passer sous des apparences de modération des idées extrêmes. C'est ainsi encore qu'il s'est comporté dans la question des annexions, rejetant le programme de la droite et des grandes associations économiques pour en mieux répandre l'esprit dans les milieux auxquels les exagérations répugnent. C'est la tâche à laquelle doit se vouer le prince de Wedel, dont le « comité national » s'apprête à lâcher sur l'Allemagne soixante-quinze conférenciers qui s'efforceront de répandre dans la public les idées du gouvernement sur la paix à venir.

Or, au même moment on remarque que M. de Wedel vient d'arriver à Stockholm en mission, tandis que trois députés socialistes suédois, qui, au contraire de M. Brautling, passent pour assez germanophiles, sont partis pour l'Allemagne. On sait que, par ses relations de famille et de cour, Guillaume II regarde la Suède comme un pays dont il peut disposer. Il n'y compte plus, comme il se l'est imaginé quelque temps, pour une intervention armée. Il y compte peut-être pour une intervention pacifique...

Cela fera encore une carte que l'Allemagne aura jetée en pure perte. Voilà tout. Et, après tant d'illusions démenties, les Allemands ne s'en seront peut-être jamais ménagés de pire que s'ils croient le moment favorable pour faire écouter des Alliés une proposition quelconque et venant de qui que ce soit.

Jacques Bainville.

L'alliance franco-russe est indissoluble

Echange de télégrammes entre MM. Sturmer et Briand

M. Sturmer, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères de Russie, a envoyé, le 23 juillet, à M. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, le télégramme suivant :

S. M. l'Empereur, mon auguste souverain, ayant daigné me confier le portefeuille des Affaires étrangères, je tiens à assurer Votre Excellence que je serai heureux de collaborer avec Elle pour resserrer toujours davantage les anciens liens d'amitié et d'alliance qui unissent de manière indissoluble nos deux pays et poursuivre de commun accord la grande tâche qui nous incombe dans les graves circonstances actuelles.

Signé : STURMER.

M. Briand a répondu, le 26 juillet :

Je prie Votre Excellence d'agréer mes remerciements les plus cordiaux pour les sentiments qu'Elle a bien voulu m'exprimer en recevant de S. M. l'Empereur la direction de la politique étrangère de la Russie.

De mon côté, je tiens à assurer Votre Excellence qu'Elle peut compter sur mon concours le plus entier pour achever l'œuvre commune que la France et la Russie, toujours plus étroitement unies par une alliance et une amitié indissolubles, sont résolues à poursuivre avec leurs vaillants alliés jusqu'au triomphe définitif.

Signé : A. BRIAND.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 26 Juillet (724^e jour de la guerre)

15 HEURES.

Sur le front de la Somme, nuit calme.

Au cours du combat qui nous a permis d'enlever avant-hier l'îlot de maisons situé AU SUD D'ESTREES, nous avons fait 117 prisonniers. Nous avons ramené trois nouveaux canons allemands et beaucoup de matériel trouvés dans le terrain conquis par nous le 20 juillet au nord de Soyécourt, ce qui porte à 6 le chiffre des canons enlevés à l'ennemi dans cette journée.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, grande activité de l'artillerie DANS LE SECTEUR DE FLEURY. Nous avons pris sous notre feu et dispersé des détachements ennemis AU NORD DE LA CHAPELLE SAINTE-FINE.

23 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, un coup de main nous a rendus maîtres d'une maison fortifiée, à cent cinquante mètres environ AU SUD-EST D'ESTREES. Nous avons fait quelques prisonniers. Quatre canons de 105, pris dans la batterie enlevée par nous avant-hier, au sud d'Estreées, s'ajoutent au matériel déjà conquis.

Sur le reste du front, journée calme, sauf EN CHAMPAGNE, où une lutte assez violente d'artillerie a eu lieu dans le secteur A L'OUEST DE PROSNES.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la nuit du 25 au 26 juillet, une de nos escadrilles a lancé 40 obus de 120 et 2 de 200 sur les établissements militaires de Thionville et de Rombach. Cette mission accomplie, la même escadrille est repartie avant le lever du jour pour aller bombarder un important dépôt de munitions près de Dun : 38 obus ont été lancés sur cet objectif.

Dans la même nuit, 29 obus ont été lancés sur les gares de Villesnes, Brieulles et sur des bivouacs près de Dannevoux.

Le communiqué britannique

19 HEURES.

En dehors de quelques duels d'artillerie et d'engagements locaux assez vifs en divers points, il n'y a rien de très important à signaler aujourd'hui.

Le "Deutschland" prépare son départ

AMSTERDAM, 25 juillet. — Un sans fil de Baltimore au *Lokal Anzeiger* dit que le capitaine du *Deutschland* fait les plus grands efforts pour trouver des passagers qui feraient avec le *Deutschland* le voyage de retour en Allemagne.

Les journaux pro-allemands des Etats-Unis font une réclame énorme, mais qui paraît ne devoir guère réussir. Le prix du voyage est en effet de deux mille dollars. (Radio.)

L'équipage du sous-marin ne tient pas à revenir

NEW-YORK, 26 juillet. — L'équipage du *Deutschland* ne paraît pas désireux de retourner en Allemagne, surtout depuis qu'il sait que d'autres paquebots sous-marins expédiés aux Etats-Unis sont probablement perdus.

L'activité navale dans la Baltique

COPENHAGUE, 25 juillet. — Une grande activité continue à régner dans la Baltique. On entend constamment la canonnade et l'on rencontre sans cesse des escadrilles de torpilleurs et de sous-marins en patrouille.

Hier un convoi de dix vapeurs britanniques venant de Russie et conduits par des capitaines et des équipages suédois est passé devant Varsovie, aussi près que possible de la côte, suivi de bateaux de guerre suédois pour empêcher toute attaque. Les torpilleurs allemands suivaient, en effet, le convoi comme des requins et, sans la présence de ces convoyeurs occasionnels, n'eussent sans doute pas hésité à violer la neutralité suédoise. (Radio.)

LE GÉNÉRAL SAKHAROFF

développe ses succès sur la frontière de Galicie

PÉTROGRAD, 25 juillet. — Communiqué du soir du grand état-major :

Sur le front de la rivière Sloniovka, affluent du Styr, le passage de nos troupes continue sans interruption sous le feu de l'ennemi.

Pendant notre offensive, aujourd'hui, nous avons fait 1,000 prisonniers et avons pris 4 canons et 5 mitrailleuses que nous avons dirigés contre l'adversaire.

PÉTROGRAD, 26 juillet. — Sur le front de la rivière Sloniovka, affluent du Styr, nos troupes ont passé hier sur la rive gauche et ont défait nos adversaires qui ont eu un grand nombre de tués et de blessés. Nous avons fait prisonniers 63 officiers et 4,000 soldats et nous nous sommes emparés de 5 canons et de 6 mitrailleuses.

Un héroïque exploit

(Communiqué du grand état-major)

Au cours du combat du 28 juin, un de nos régiments d'infanterie de la région du Trans-Amour, par une attaque impétueuse, délogea l'adversaire de tranchées de la région de la bourgade de Goozdetz et continua de poursuivre les Autrichiens à l'ouest de cette bourgade.

Aux confins de la bourgade de Goozdetz-Maily, le régiment fut pris à courte distance sous une intense fusillade et un feu d'artillerie de l'adversaire. Le commandant du régiment, colonel Semenov, ordonna de continuer la poursuite sans interruption. Le chef du premier bataillon, lieutenant Goussak, débouchant en avant de la bourgade sur une colline, aperçut une batterie ennemie dans un jardin au delà de la route qui relie la chaussée de Kolomyisk au village de Tourka.

Le lieutenant Goussak dirigea aussitôt une compagnie, sous le commandement de l'enseigne Goussak, son fils, sur la droite de la chaussée afin de couper le chemin de la retraite à la batterie et l'empêcher de se replier sur le village de Tourka.

On voyait dans la batterie les avant-trains se lancer au galop en pleins champs, la batterie lancer ses derniers projectiles, la compagnie qui la couvrait ouvrir un feu désordonné et les artilleurs eux-mêmes, pris de la peur d'avoir leur retraite coupée, commencer à tirer avec leurs revolvers et leurs carabines.

L'enseigne Goussak, donnant l'exemple de la bravoure, entraîna sa compagnie qui, surmontant différents obstacles, déboucha rapidement sur la route dans la direction du village de Tourka, coupant la retraite à la batterie.

Les avant-trains se trouvaient déjà près de la batterie. L'enseigne Goussak soumit cette dernière à une fusillade, puis bondit sur elle avec sa compagnie à la baïonnette. La compagnie qui couvrait la batterie dépassa les armes devant cet assaut et se rendit en même temps que la batterie elle-même.

Grâce à cette manœuvre, l'enseigne Goussak s'empara d'une batterie composée de quatre pièces de 15 centimètres, faisant prisonniers les officiers et les soldats, avec leurs chevaux et leurs harnachements, ainsi qu'une compagnie de 150 hommes.

Les pertes subies par la première compagnie russe au cours de cet exploit, sont insignifiantes.

Des troupes turques en Galicie

AMSTERDAM, 26 juillet. — On mande de Berlin que des troupes turques participeront sous peu aux opérations contre les Russes en Galicie.

Le télégramme ajoute que cela prouve l'état de préparation militaire de la Turquie et l'uniformité du front de bataille des puissances centrales.

Les Allemands prévoient de nouveaux reculs

GENÈVE, 26 juillet. — Le correspondant militaire de la *Gazette de Francfort* en Wolhynie parle de la série de revers éprouvés par les Allemands autour de Loutzk et sur la Lipa.

Il reconnaît l'habile exploitation de la situation par les Russes.

Il déclare que le retrait des forces allemandes sur le Stokhod est dû au fait que les Russes ont su jeter des ponts sur le Styr sans être aperçus par la défense ; les réserves allemandes n'ont pas pu arriver partout à temps.

Le correspondant ajoute que de nouveaux reculs pourront être encore nécessaires.

Le public allemand est désenchanté

ROTTERDAM, 26 juillet. — Des nouvelles arrivées d'Allemagne témoignent de la lassitude et du découragement de la population civile de l'empire.

La lecture des communiqués officiels n'est plus accueillie, comme l'année dernière, par des « Hoch » et des « Bravo ». Les vieux hochent la tête, les femmes pleurent. Mais la police veille. Ceux qui risquent des commentaires — même anodins — sont arrêtés et poursuivis.

Un détail est à noter : le deuil qui avait été interdit en Allemagne jusqu'à fin janvier a été autorisé depuis. On ne rencontre dans les villes et les villages allemands que des femmes en deuil.

(Radio.)

EVIAN Goutteux Rhumatisants **CACHAT**
Eau de Régime par excellence

Le problème irlandais est-il insoluble ?

Il y a à Downpatrick une vieille croix celtique dont les débris ont été réédifiés sur un socle formé de deux pierres par les soins de deux évêques irlandais : un évêque protestant orangiste et un évêque catholique nationaliste. Depuis l'érection du signe sacré commun aux deux religions qui sont deux partis très opposés en Irlande, la réconciliation que ce monument semblait consacrer ne s'est pas faite. Cette croix n'est encore qu'un symbole d'espérance. La dernière séance des Communes nous laisse dans l'inquiétude.



La croix de Downpatrick.

A la suite des déplorables événements de Dublin, un seul moyen d'obtenir la paix et d'écarter à jamais tout germe de guerre civile, apparut au gouvernement : accorder le Home rule. Plus de vice-roi d'Irlande, mais un Parlement. Les Sinn-Feiners s'étaient organisés parce que les orangistes de l'Ulster avaient d'abord pris les armes : la rébellion ayant éclaté, la répression a été sévère.

Le Premier Asquith s'en fut à Dublin tenter les premières négociations. Il ne réussit pas.

On se retourna vers David Lloyd George, qui justifia encore une fois son surnom de « Ministre de tout ce dont on a le plus besoin ». Ce dont on avait alors besoin c'était un arrangement avec le Sud irlandais, et Lloyd George accepta cette lourde mission. Il s'adjoint sir Herbert Samuel, le ministre de l'Intérieur, en plus de sir Edward Carson, qui avait sur la conscience le soulèvement de l'Ulster, et de Mr John Redmond, l'admirable orateur catholique; et, grâce à la bonne volonté patriotique de ces deux leaders, il réussit à faire accepter le principe du gouvernement autonome de l'Irlande. Six comtés de l'Ulster unioniste se trouvaient exceptés de cet arrangement à première vue boiteux mais qui se justifie quand on sait que non seulement l'Ulster ne pratique pas la religion catholique, mais encore qu'il est, pour la plus grande partie, peuplé d'émigrés écossais et gallois.



M. JOHN REDMOND

Cette solution adoptée par les deux partis souleva une vive opposition à la Chambre des lords, et un membre du cabinet, lord Selborne, ministre de l'Agriculture, se sépara net du ministère. Lord Lansdowne lança des critiques très vives. Lloyd George devint, à la mort de lord Kitchener, ministre de la Guerre. Peut-être abandonna-t-il un peu la surveillance des intrigues qui se formèrent chez les unionistes et les nationalistes autour de son projet. Il y eut des troubles dans le sud de l'Irlande. Le Premier ministre ne se décidait pas à présenter le bill au Parlement. Ces retards étaient dangereux. Avant-hier enfin, la discussion allait s'ouvrir aux Communes, mais en apprenant que l'exclusion de l'Ulster serait permanente au lieu de provisoire, et que les députés irlandais ne siègeraient pas à Westminster, les deux partis reprirent leur position et M. Redmond avoua le gouvernement que les nationalistes s'opposeraient au bill et à toutes ses discussions.

Le douloureux problème irlandais resterait sans solution.

Il faut espérer encore, Lloyd George le « ministre de tout ce dont on a le plus besoin » ne voudra pas accepter cette défaite dont les conséquences seraient déplorables pour la paix intérieure du Royaume-Uni. Il semble que tout soit à recommencer, mais le grand homme qui a entrevu le plan d'une organisation fédérative de l'empire et qui rêva au début de sa carrière d'un gouvernement autonome pour les Galles ne renoncera pas à sa conception grandiose qui doit avoir sa base première dans la fondation de l'autonomie irlandaise. La croix de Downpatrick doit être, espérons-le, bientôt le symbole d'une réalité d'harmonie et de tolérance entre les Irlandais.

Collingham.

LE MONT CIMONE était le dernier bastion autrichien en Italie

MILAN (De notre correspondant particulier). — Le dernier communiqué de Cadorna qui annonce l'occupation du Mont Cimone, est sans contredit le plus important qui ait paru après ceux du 25 et du 26 juin dernier.

Pour bien apprécier cette importance, il est indispensable de revenir en arrière et de rappeler sommairement les événements qui se sont déroulés depuis le commencement de l'offensive autrichienne (15 mai), jusqu'aujourd'hui.

A cette époque-là, les troupes royales occupaient à peu près l'ancienne ligne de la frontière en s'appuyant aux positions fortifiées du Pasubio (2.236 m.), Coston d'Arserio (1.779 m.), Monte Verena (2.010 m.) et Cima Manderiolo (2.051 m.).

Sur quelques points de ce front de 35 kilomètres, elles avaient même dépassé la frontière, mais avaient toujours dû s'arrêter devant le formidable système des 42 forts élevés par l'Autriche sur le plateau du Lavarone, qui surplombe celui des Sept Communes.

L'offensive une fois déclenchée, les Impériaux réussirent à occuper Coston d'Arserio, Verena et Manderiolo, en avançant assez rapidement le long de l'Asiago jusqu'au Mont Cengio, du côté du haut plateau d'Arserio, et jusqu'à la route Asiago-Foza, sur le haut plateau des Sept-Communes.

Asiago fut occupé par l'ennemi le 31 mai, ainsi qu'Arserio. Là devaient se borner les victoires autrichiennes.

La ligne de résistance italienne parlait alors de Cogni Zugna dans le Vallarsa, passait par le Pasubio (contre lequel l'ennemi avait vainement lancé ses meilleures troupes), avançait au sud d'Arserio, à l'est d'Asiago et remontait vers le Valsugana, en coupant Ospedaletto.

L'ennemi occupait alors 252 kilomètres carrés du territoire italien.

C'était le 2 juin, et Cadorna pouvait annoncer que l'offensive austro-hongroise était brisée.

Pendant deux semaines encore, l'ennemi s'acharna dans de vaines attaques contre les positions italiennes. Tous ses efforts dans la Val Lagarina, dans le but de forcer le Pas de Buole et pénétrer dans le Vallarsa, se brisèrent devant la résistance des troupes italiennes. Cogni Zugna résista énergiquement, de sorte que l'aile droite ennemie fut immobilisée et ne put plus menacer le Pasubio, point cardinal de la défense italienne vers Arserio.

Le 16 juin, le généralissime italien ordonna la contre-offensive.

Le 25 juin, un communiqué extraordinaire annonçait le repli général de l'armée ennemie. Asiago et Gallio étaient reconquis. Le 26 c'était le tour d'Arserio, et l'ennemi reconnaissait, par un euphémisme comique, qu'il « raccourcissait son front. » Ses arrière-gardes, toutefois, disputaient âprement l'avance italienne. Les jours suivants celle-ci s'accentua encore aux deux ailes.

Cependant, au centre, les Impériaux résistaient encore sur le Mont Cimone qui formait comme un éperon vers Arserio et gênait les mouvements latéraux des Italiens.

Jean Stellico.

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne

ALIMENTATION

Quelle est au juste la situation allemande en ce qui concerne l'alimentation ? Beaucoup de gens, quand ils lisent dans les journaux que les Boches sont réduits à la portion congrue, qu'il y a des émeutes, que les ventres là-bas ne sont pas heureux, beaucoup de gens prennent un certain air de dire : « Ah ! non, on ne nous la fait plus ! Il est possible que les Allemands aient des ennuis, mais chez nous, en somme, la vie a singulièrement augmenté. Tout pays en guerre perd ses aises, et ces histoires sont des inventions de journalistes. »

Si beaucoup sont incrédules, cela tient aux propos insensés d'une certaine presse, béate d'un optimisme de commande, et qui écrivait, le 15 août 1914, que l'Allemagne manquait de pain et qu'on se battait à Berlin aux portes des boucheries.

Il est vrai, il est parfaitement vrai que la population d'outre-Rhin subit les privations les plus réelles. Mais on a eu le tort de présenter ces privations sous un jour qu'elles n'ont pas. L'Allemand n'est pas difficile au point de vue de la nourriture : il ne mange pas, il se nourrit. Il lui faut la quantité, en solide et en liquide : c'est pourquoi la pomme de terre est pour lui d'une importance capitale.

Or, si le rationnement est sévèrement appliqué en Allemagne, je crois que ce n'est pas par manque de réserves de nourriture, mais bien, enivré le mot spirituel d'un neutre, parce que les pouvoirs publics organisent l'émulation.

En effet : l'Allemagne avait prévu deux formes de guerre : la forme rapide et la forme lente. En 1914, les réserves de bétail semblaient très suffisantes pour une durée d'un an.

Il faut bien savoir que l'effort agricole de l'Allemagne, durant ces vingt dernières années, a été aussi formidable que son effort militaire. Les terrains sont caillouteux et sablonneux, le blé est bas et chétif. Mais, à force de chimie, les ingénieurs sont arrivés à des résultats surprenants. J'ai vu en 1900 des terrains incultes, dans la région des steppes de Paderborn, qui produisaient en 1907 des herbages presque convenables.

Il y a là-bas un puissant parti agricole qui travaillait d'arrache-pied à obtenir du sol allemand les pâturages nécessaires pour le bétail destiné à nourrir 70 millions d'habitants.

La guerre a éclaté avant que cette tâche immense fût terminée. De là les difficultés auxquelles se heurte le diététicien de l'alimentation. Il a fallu tuer et saler, dès novembre 1915, les bêtes qu'on ne pouvait nourrir; on a gardé ce qui était nécessaire à la reproduction, car les difficultés de ravitaillement étaient insurmontables. Depuis, on a bien espéré faire venir du bétail d'Asie Mineure, mais les frais de transport sont tels qu'il n'y faut pas songer.

Quand donc nous lisons que le rationnement alimentaire des Allemands est une chose qui existe, et qui provoque des mécontentements, nous lisons une vérité absolue ; de là à dire que c'est pour cette raison que nous serons vainqueurs, il y a un précipice... Nous les gênerons; ils auront faim, et voilà tout. Mais il n'y a pas deux manières d'être vainqueurs; il n'y en a qu'une, et c'est par les armes. Ce sera la nôtre.

L'Inconnu.



On ne prend jamais trop de précautions!



Projet de costume pour commissaires
aux armées.

(Chaperon Jean.)

Le fougueux soldat russe



— Moi aussi je veux river mon clou au maréchal Hin-
denbourg.

(Navro.)

UN ASSAUT AU FOOTBALL



Dans une attaque d'un bataillon du Régiment d'East-Surrey contre un détachement de la garde prussienne, le capitaine Noville donna le signal de sortir des tranchées en lançant un ballon de football vers la position ennemie. Et, en avançant, les soldats, sous un feu terrible poussèrent ce ballon et d'autres envoyés ensuite, jusqu'à la tranchée hoche. Le ballon historique, repris par les survivants du bataillon, vient d'être remis solennellement au dépôt du régiment, en mémoire, a dit le colonel, des sacrifices héroïques des soldats qui jouèrent ce jour-là si bien au football et servirent si magnifiquement Dieu, le Roi et la Patrie.

DERNIÈRE HEURE

De violents combats se livrent autour du mont Cimone

ROME, 26 juillet. — Commandement suprême. — Dans la vallée de Legarina et dans la zone de Boreto, notre artillerie a surpris par des tirs efficaces des colonnes ennemies en marche. Sur le front Posina-Astico, dans la nuit du 25 juillet, nous avons repoussé deux violentes attaques ennemies contre le sommet du mont Cimone. Nos opérations tendant à rejeter les adversaires du terrain enchevêtré et boisé descendant du mont Cimone vers Tonzza continuent. Sur le plateau d'Asiago, nos troupes ont renforcé les positions atteintes. Dans de petites rencontres, nous avons fait, hier, une trentaine de prisonniers. Dans la vallée de Travignola, nos avions ont bombardé des pans et des magasins à Bella Monte. En Carnie, tirs de notre artillerie contre des convois de troupes et de chariots. La grosse artillerie de l'adversaire a lancé quelques obus sur des localités habitées dans le Haut Adige, faisant quelques victimes parmi la population.

Un aviateur irrédentiste jette des fleurs sur l'endroit du supplice de Battisti

MILAN, 26 juillet. — Samedi matin, un aviateur irrédentiste s'envolait vers Trente. L'aéroplane arriva bientôt au-dessus de la ville, survola le château où Battisti trouva la mort; à l'appareil s'abaissa, malgré la fusillade, et laissa tomber une couronne composée de lauriers et d'œillets liés par un ruban tricolore, auquel avait été suspendu, pour assurer la chute, un obus vide. L'aviateur accomplit ensuite, au-dessus des campagnes qui composaient la circonscription électorale de Battisti, une véritable tournée pendant laquelle il répandit à profusion des exemplaires d'un manifeste, lequel, après avoir fait connaître les victoires des Alliés sur tous les fronts, concluait : « L'Allemagne est attaquée et battue par les armées russes, anglaises et françaises. La ruine qu'elle a méritée est désormais fatale et prochaine. Le cercle de fer autour de l'Autriche se resserre de plus en plus; elle mourra étranglée. » Dans Trente, redevenue italienne, nous célébrerons alors le héros tombé, les martyrs immolés et le peuple trentin qui, parmi les supplices, attend avec une foi inébranlable l'armée libératrice. »

L'OFFENSIVE RUSSE

La chute de Brody est imminente

PÉTROGRAD, 26 juillet. — Selon les derniers renseignements, les Russes sont à quinze kilomètres de Brody et menacent de débordement le groupe ennemi qui y opère et rendent définitivement intenable la position des forces ennemies dans la direction de Lwów (Lemberg).

Les Austro-Hongrois ignorent les succès russes.

ZURICH, 26 juillet. — Les précautions les plus sévères sont prises, en Autriche et en Hongrie, pour empêcher que soient connues les victoires russes. Le public est tenu, à cet égard, dans une ignorance absolue et plusieurs journaux allemands, le *Berliner Tageblatt* et la *Frankfurter Zeitung* notamment, qui pourraient apporter des informations, sont rigoureusement interdits.

Les réfugiés qui, devant la marche des armées russes, ont dû abandonner leur pays, sont maintenus à bonne distance de Vienne et de Budapest; il ne peuvent s'établir à moins de 150 kilomètres de ces deux villes. Les recommandations les plus sévères leur sont faites pour leur interdire de raconter ce qu'ils ont vu et toute indiscrétion est sévèrement réprimée. (Radio.)

Le tzar félicite le grand duc Nicolas pour la prise d'Erzindjian

PÉTROGRAD, 26 juillet. — Après avoir pris connaissance du télégramme lui annonçant la prise d'Erzindjian, le 25 juillet, par les troupes du général Udenitchin, le tzar télégraphia ses félicitations au grand-duc Nicolas et à l'héroïque armée du Caucase.

L'attitude de la Roumanie inquiète l'Allemagne

ZURICH, 26 juillet. — Les journaux allemands ne cachent pas leur inquiétude au sujet de l'attitude que la Roumanie peut prendre d'un moment à l'autre. C'est ainsi que les *Dernières Nouvelles de Munich* signalent que les relations russo-roumaines sont devenues plus amicales et que le parti interventionniste redoublera d'activité, aussitôt la récolte rentrée.

« Il faut s'attendre à tout », concluent les *Dernières Nouvelles de Munich*.

Dans le *Berliner Tageblatt*, M. Théodore Wolf écrit, en commentant les opérations sur la Somme, « qu'une nouvelle pièce est en préparation sur une autre scène », et il ajoute :

« La Roumanie attend le moment favorable. Un enfant verrait que l'offensive anglaise a, entre autres, pour but de retenir le plus possible de troupes à l'occident et même de contraindre les Allemands à en ramener du front oriental, afin de secourir les Russes, et pousser la Roumanie à la décision. »

La *Gazette de Francfort* déclare que les nouvelles concernant la Roumanie sont très contradictoires, mais ne cache pas que, dans les milieux allemands bien informés, on déclare que la politique du gouvernement de Bucarest dépend des événements qui se déroulent sur le champ de bataille.

La *Gazette* rapporte un mot de M. Bratiano qui aurait déclaré que la situation, principalement sur les fronts orientaux, est comme un baromètre que l'on peut consulter pour se rendre compte des décisions de la Roumanie.

Le nouveau chef de l'état-major roumain
AMSTERDAM, 26 juillet. — D'après le journal hongrois *Az Est*, le général Michel Llesco est nommé chef de l'état-major roumain. (Radio.)

Une opinion italienne sur le rôle de la Roumanie

ROME, 26 juillet. — Une haute personnalité diplomatique, qui a joué pendant de longues années un rôle considérable, a résumé comme suit l'appréciation des sphères gouvernementales italiennes sur l'attitude de la Roumanie :

« Il ne faut pas supposer que, parce qu'elle n'est pas encore intervenue dans le conflit européen, la Roumanie restera neutre jusqu'à la fin de la guerre. L'Italie n'a pas songé un instant à reprocher à la Roumanie une abstention dictée par la prudence. Il y a quatorze mois, lorsque nous nous sommes décidés à déclarer la guerre, on espérait que la Roumanie interviendrait également. Mais étant donnée la situation peu favorable des armées russes à ce moment, nous avons compris les prudentes considérations auxquelles M. Bratiano a dû obéir. Si l'Italie n'a pas hésité alors à faire la guerre, c'est qu'elle avait pour cela de pressantes raisons. Bien différent était le cas de la Roumanie, laquelle ne pouvait, somme toute, que jouer le rôle d'aile gauche de l'armée russe. »

« Aujourd'hui, les événements placent le gouvernement de Bucarest en face du même problème qu'il a eu à envisager il y a quatorze mois. Nous croyons, en Italie, que la Roumanie se dispose à prendre la décision que lui dictent la logique des événements et l'intelligence exacte de ses intérêts. Il suffit que les Russes maintiennent, ainsi que tout le fait espérer, leur situation militaire actuelle, pour que la Roumanie se décide rapidement à agir. »

« Telle est notre appréciation, à nous Italiens. S'il était permis de s'aventurer dans des pronostics, nous ajouterions que la conflagration européenne ne tardera pas à se dénouer par l'échec complet du plan des empires centraux. » (Radio.)

Le gendre du Kaiser est fou

LONDRES, 26 juillet. — On mande de Copenhague au *Daily Express* :

On apprend de bonne source que le duc de Brunswick, gendre du Kaiser, dont l'état mental causait une certaine inquiétude depuis plusieurs mois, est maintenant complètement fou. A la suite d'un accès de folie furieuse le malade est en proie à une profonde mélancolie.

La vente des Antilles danoises aux Etats-Unis

WASHINGTON, 26 juillet. — On annonce officiellement que les négociations pour l'achat des Antilles danoises par les Etats-Unis, pour la somme de cent vingt cinq millions de francs sont virtuellement terminées.

Sur le front de Macédoine nos avions bombardent les campements ennemis

SALONIQUE, 26 juillet. — Au cours de la nuit dernière, nos avions ont soumis à un bombardement intense les campements ennemis situés à Boglance, Doiran et Slojakovo.

L'artillerie ennemie a violemment bombardé nos frontières à l'ouest de Kiliadir. Calme complet sur le reste du front.

M. Guillemin rend visite au roi de Serbie

ATHÈNES, 25 juillet. — Le ministre de France, passant devant Chalcis, à son retour de Salonique, s'est arrêté dans ce port et est allé saluer le roi Pierre.

Le souverain vit dans une profonde retraite; il habite une modeste maison et ne reçoit personne. Mais il a fait avec joie une exception en faveur du représentant de la France.

Au cours de l'entretien, le vieux souverain a exprimé en termes émouvants sa tendresse, son admiration et sa reconnaissance pour la France noble et généreuse qui s'est montrée secourable à la vaillante petite Serbie si cruellement meurtrie.

M. Guillemin, qui venait de voir à Salonique l'armée serbe magnifiquement reconstituée, les soldats tout équipés de neuf et frémissants d'ardeur pour de nouveaux combats et des revanche victorieuses, a fait au roi un tableau enthousiaste et sincère de ce beau spectacle, fécond en vastes espoirs.

Le roi a répondu avec mélancolie : « Hélas ! mes braves soldats ne sont plus que cent vingt mille ; voilà tout ce qui reste d'une race admirable et qui est à refaire. » Puis, redressant sa haute taille, l'œil brillant d'une flamme jeune, il ajouta : « Mais nous la referons dans notre patrie elle-même refaite. » Et il embrassa le ministre en disant : « C'est la France même que je tiens dans mes bras. »

L'entretien, empreint d'une simplicité intime et noble et que rien n'avait préparé, prit fin sur ces mots.

La démobilisation des troupes grecques

ATHÈNES, 25 juillet. — La démobilisation des troupes étant terminée le gouvernement grec a supprimé les réquisitions des chemins de fer.

Le ministre de Bulgarie à Athènes a informé le gouvernement que les démobilisés grecs trouvaient auprès des autorités bulgares toutes facilités pour rentrer en Bulgarie ou en Roumanie. Des trains spéciaux seront mis à leur disposition dans ce but. (Radio.)

Le général Moschopoulos confère avec M. Zaimis

LONDRES, 26 juillet. — On mande d'Athènes au *Times* :

« Le général Moschopoulos, commandant les troupes grecques de Salonique, est arrivé à Athènes où il a eu de longues entrevues avec M. Zaimis et le ministre de la Guerre, concernant les questions militaires soulevées par les rapports avec les Alliés. »

« Le général Douglas, ancien ministre de la Guerre sous le ministère Venizelos, a accepté la présidence de la Ligue venizeliste des réservistes, à laquelle appartiennent de nombreux officiers supérieurs de l'armée et de la marine. Des conférences auront lieu sous les auspices de cette Ligue. »

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

M. Aristide Briand, président du Conseil, a reçu, hier matin, sir Edward Morris, premier ministre de Terre-Neuve, qui lui a été présenté par Lord Bertie, ambassadeur d'Angleterre.

Au cours de l'entretien, qui a été prolongé et empreint de la plus grande cordialité, M. Briand a félicité le premier ministre de Terre-Neuve de la contribution que la colonie a tenu à apporter à la cause des Alliés et du courage de ceux de ses concitoyens qui se battent aux côtés des soldats français.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».

En vente, au prix de 1 fr. 45 le 1/2 kilo, chez tous les Marchands de Beurre et de Comestibles.

Expéditions Province franco postal domicile.

contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40 ; 4 kg. : 12 fr. 40.

Auguste PELLERIN, 82 rue Rambuteau, Paris.

NOUVEAUX ET IMPORTANTS SUCCÈS DE LA CONTRE-OFFENSIVE DU GÉNÉRAL CADORNA



REVÊTUS DE MANTEAUX BLANCS DES ALPINS ITALIENS EFFECTUENT UNE RECONNAISSANCE A 3000 METRES



LE GÉN. CADORNA SUIVANT LES ÉVOLUTIONS DE SES TROUPES A 3000 METRES



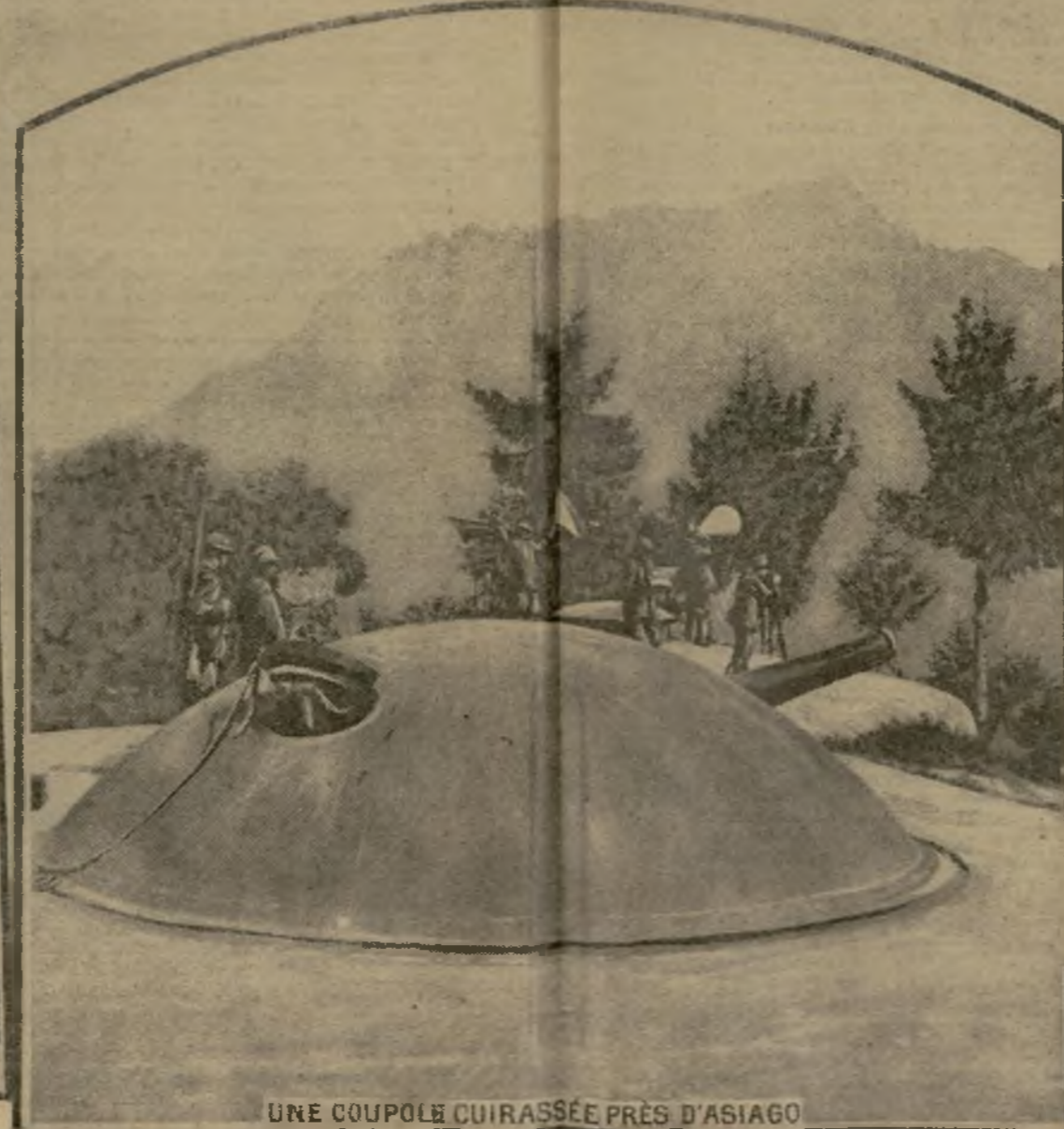
UNE COLONNE DE SKIEURS FAISAIT L'ASCENSION D'UNE MONTAGNE DANS LA NEIGE



L'ENTRÉE D'UN RETRANCHÉMENT ENLEVÉ AUX AUTRICHIENS



UNE MITRAILLEUSE EN POSITION



UNE COUPOLE CUIRASSÉE PRÈS D'ASIAGO



UN RETRANCHÉMENT A 2000 METRES



UN LANCIEUR DE GRENADES

La contre-offensive des troupes du général Cadorna vient de remporter de nouveaux et importants avantages sur le front du Trentin. Le Mont Cimone qui, depuis le 1^{er} juillet était sous le feu des pièces de nos alliés, vient de tomber aux mains des alpins

italiens. La conquête de cette cime rocheuse est très importante pour le développement de l'action dans le secteur Arsiero-Asiago. Grâce à la vaillance des bersaglieri, de violentes contre-attaques autrichiennes ont été repoussées au col de Zebio.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Flanchards

Où chacun suit son idée...

Au Pré-Catelan, il est 5 heures et demie.

LA PETITE D'ÉGLANTINE (à son mari qui va pour s'asseoir à une table). — Jean!... pas par là!... Tu vas te jeter dans les Montbard!...

LE VICOMTE JEAN D'ÉGLANTINE, 35 ans, grand, fin, joli garçon. L'air jeune et gai. Le regard malin et le sourire narquois. Il est capitaine, a la croix de guerre, deux agrafes, et boîte assez bas. — Qu'est-ce que c'est que les Montbard? (Il recule.)

LA PETITE D'ÉGLANTINE. — Des gens riches, antipathiques et rasoirs!... Je les ai connus chez les Desmarests de Saint-Gond!...

JEAN D'ÉGLANTINE. — Qui sont des types du même tonneau!...

Il se dirige vers une autre table.

LA PETITE D'ÉGLANTINE (Elle retient son mari par le pan de sa tunique). — Gare donc!... voilà que tu piques droit sur la mère Réaumur, à cette heure!...

JEAN D'ÉGLANTINE. — Ma petite fille, tu as eu tort de venir dans un endroit où on marche sur des gêneurs!... Passe devant... et choisis toi-même une table!... (Il s'efface.)

LA PETITE D'ÉGLANTINE. — C'est ça!... laisse-moi faire!... (Elle s'avance craintivement, en regardant à droite et à gauche, s'insinue dans un petit espace, et fait tomber le chapeau d'un monsieur qui est seul à une table). — Oh!... pardon, monsieur!... Par exemple!... Monsieur de Folligny!...

FOLLIGNY. — Parfaitement!... (A Jean d'Églantine qui s'est précipité pour ramasser son chapeau). Merci, mon petit Jean... Depuis quand êtes-vous en permission?...

JEAN D'ÉGLANTINE. — Depuis hier!...

FOLLIGNY. — Comment ça va, la jambe?...

JEAN D'ÉGLANTINE. — Ça va bien... mais je suis définitivement boiteux!...

FOLLIGNY. — Ça vous fait combien de blessures?...

JEAN D'ÉGLANTINE. — Trois en tout!...

FOLLIGNY. — « En tout » me plaît!... (On entend des cris, des exclamations.) Ah! Seigneur!... voilà l'escadron des petites folles qui rapplique!...

Mme Desmarests de Saint-Gond, Mme de Rayche, la baronne de Réaumur, la belle madame Treille, et Mme Montbard s'avancent bruyamment au milieu des tables.

LA BARONNE (à Jean d'Églantine). — Ce cher capitaine!... quelle veine de tomber comme ça sur lui!... (Jean fait un nez.)

MADAME DESMARESTS DE SAINT-GOND. — Garçon!... approchez ici d'autres tables!... Oui!... Bien!... On attend trois personnes!... (A Folligny qui la regarde interrogativement.) Mon mari et M. Montbard et son fils!... sans compter l'inconnu!...

LA BARONNE DE RÉAUMUR (elle se lève vivement). — Eh!... Eh!... Pst!... (Elle indique par des gestes violents et répétés qu'il y a une place auprès d'elle.)

FOLLIGNY. — Peut-on, sans être indiscret, vous demander quel est le mortel privilégié que vous invitez si expressivement à s'asseoir à vos côtés?...

LA BARONNE. — C'est M. des Ramiers!... il est lâbas tout seul comme un vieil ours!... Je crois qu'il ne comprend pas!... (Elle se lève, marche résolument vers M. des Ramiers et parle avec lui, Folligny rit. A la fin, M. des Ramiers se décide à venir et suit la baronne d'un air résigné.)

LA BELLE MADAME TREILLE (indignée). — Il a l'air de venir comme un chien qu'on fouette!... Occupez-vous donc des gens!...

LA PETITE D'ÉGLANTINE. — Mais il ne demandait rien à personne, M. des Ramiers!... Il prenait tranquillement son thé!...

M. des Ramiers arrive, vaquamment pronon, s'insulté tout bien que mal et ne dit rien.

MADAME DE RAYCHE (aigre). — En vérité, on n'est pas plus maussade!... Mme de Réaumur aurait bien dû vous laisser tout seul dans votre vieux coin!...

M. DES RAMIERS. — C'est justement ce que je pensais!...

LA BELLE MADAME TREILLE. — On croirait en vérité que vous haïssez tout le monde!...

M. DES RAMIERS. — Moi?... jamais!... la haine!... (Geste mou.) C'est trop fatigant!...

Madame Noyelle passe avec la petite Liette.

MADAME MONTBARD (elle regarde sa montre-bracelet). — Il est très étonnant que mon fils Edgar ne soit pas encore là!... son père devait l'amener à quatre heures!...

M. DES RAMIERS (air naïf). — Ah!... vous ne le laissez pas sortir seul!... (La baronne de Réaumur se précipite en sautillant au-devant de nouveaux arrivants. M. des Ramiers la regarde avec une admiration affectée.) Elle est épatante, cette bonne Baronne!... Je me demande à quel âge elle aura fini de gambiller!...

M^{me} MONTBARD (à la cantonade). — Elle est charmante, la petite Noyelle!...

FOLLIGNY. — J'y crois!...

M^{me} MONTBARD (à la belle Madame Treille). — Je me disais... en la voyant, l'autre jour, chez vous... que ce serait assez l'affaire de notre fils Edgar!... (La belle Madame Treille ne répond pas.) Nous désirons le marier de bonne heure!... Alors, quoiqu'il soit encore bien jeune, nous!...

FOLLIGNY. — C'est surtout la petite Liette qui est bien jeune!... (Mme Montbard s'élançe au-devant de M. Montbard et de son fils qui viennent de paraître.) On dira tout ce qu'on voudra, Notre fils Edgar n'a pas seulement une tête d'embusqué, il a aussi une tête de faux témoin!...

M. MONTBARD (à sa femme, en gesticulant). — C'est inouï!... Nous sommes aujourd'hui le 15, et sur mes soixante locataires il n'y en a pas trente qui aient payé!...

FOLLIGNY. — Ça prouve que les autres sont encore au bel âge où l'on est mobilisé, les veinards!...

M. DES RAMIERS (il regarde Folligny avec pitié). — Enfant!... qui croit que la mobilisation est une question d'âge!... Mais mon vieux Ramiers, la mobilisation (il touche sur Notre fils Edgar) est une question de piston!... lequel piston est mis en œuvre par deux forces motrices à peu près égales!... la gâchette ou les influences politiques!...

M. MONTBARD (avec explosion). — Il y a une chose incontestable, c'est qu'on en a assez de la guerre!...

JEAN D'ÉGLANTINE. — Parlez pour vous, Monsieur!... (M. Montbard le regarde avec dédain.)

M^{me} DESMARESTS DE SAINT-GOND. — Mon mari est convaincu que le mieux qu'il puisse nous arriver est de nous en aller dos à dos!...

FOLLIGNY. — Alors, permettez-moi, Madame, de vous affirmer respectueusement que si la prédiction de Desmarests se réalise, il passera un fichu quart d'heure!...

M^{me} DESMARESTS DE SAINT-GOND. — Pourquoi lui plutôt qu'un autre?...

FOLLIGNY. — Je n'ai pas dit plutôt qu'un autre!... mais je crois fermement que si nous n'avions pas une belle victoire, bien radicale, bien incontestable, que si, en un mot, les Allemands, Autrichiens compris, n'étaient pas totalement aplatis, la paix ne se ferait pas dans des conditions acceptables pour la sécurité à venir de notre pays!... C'est d'ailleurs ce qui explique l'entrain à se bien battre et à bien mourir!...

LA BELLE MADAME TREILLE. — On parle toujours de ceux qui meurent bien!... (Sentencieusement.) Il est plus difficile de bien vivre que de bien mourir!...

FOLLIGNY. — ...!...!

M^{me} DESMARESTS DE SAINT-GOND (à son mari, qui arrive). — Enfin!... Je croyais que vous n'arriveriez jamais!...

M. DESMARESTS DE SAINT-GOND. — J'ai été retardé par une affaire très grave!... Il fallait absolument que je voie Trucart!... Imaginez-vous qu'il y a une tête de femme qui a des forges qu'elle dirige elle-même depuis la mort de son mari!... une certaine Madame de Chalindrey!...

JEAN D'ÉGLANTINE. — C'est ma cousine-germaine!...

M. DESMARESTS DE SAINT-GOND. — Pardon!... je retire le mot tête!... Mais cette dame a eu l'idée saugrenue d'offrir de fabriquer des obus à huit francs!... je dis huit francs, vous entendez bien!... Alors, si sa proposition arrive jusqu'au ministre, nous sommes é... nous autres fournisseurs!... Pardon, Mesdames!... On va se dire au ministère que si on peut avoir pour huit francs ce que nous faisons payer quatorze, ça!... (Il s'arrête court.)

FOLLIGNY (narquois). — Mon cher Saint-Gond, c'est certainement très pratique cette façon de juger la question des fournitures de guerre, mais ça n'indique pas des sentiments très généreux!...

M. DESMARESTS DE SAINT-GOND. — E... moi la paix avec vos sentiments généreux!... C'est bon pour la galerie!... Est-ce qu'on a jamais des sentiments généreux quand on est tout seul, voyons?... (Il hausse les épaules.)

LA BELLE MADAME TREILLE. — Avec tout ça, c'est aujourd'hui le sept cent dix-neuvième jour de la guerre!... Quand donc pourra-t-on remettre des robes décollées, mon Dieu!...

Gyp.

A LA CHAMBRE

La taxation du blé

La Chambre a siégé hier, tandis que la commission de l'armée s'efforçait, avec une persévérance louable, de résoudre le problème du contrôle parlementaire.

Après avoir voté la proposition de loi, retour du Sénat relative à la réhabilitation des faillis qui ont fait l'objet d'une citation à l'ordre de l'unité militaire à laquelle ils appartiennent, la Chambre a discuté et adopté le projet de loi comportant garantie par l'Etat des risques de guerre pour les voyages exécutés sur la côte occidentale et équatoriale d'Afrique jusqu'à la fin des hostilités.

Une proposition de M. Victor Boret, ayant pour objet de fixer à 33 francs les 100 kilos à partir du 1^{er} août 1916, pendant la durée des hostilités et l'année qui suivra la démobilisation générale, et le prix maximum au-dessus duquel le blé-tromment ne pourra être vendu ou réquisitionné chez le producteur, fut adopté ensuite.

On avait annoncé un incident, M. Accambray devant demander à la Chambre de fixer la date de la discussion d'une proposition soumise à l'examen de la commission du suffrage universel et tendant à régler la situation des députés en temps de guerre. Mais M. Chavoix, rapporteur, ayant demandé un délai, M. Accambray n'insista pas autrement.

Séance aujourd'hui. — L. B.

Nouvelles parlementaires

La situation en Grèce.

M. Georges Leygues a entretenu hier la commission des affaires extérieures de la Roumanie, en l'accaparement des céréales par l'Allemagne crée à la population ouvrière et paysanne une situation de plus en plus pénible.

Il a résumé les événements qui se sont produits à Salonique et en Grèce au cours de la dernière quinzaine et montré par quels moyens les agents allemands et bulgares s'efforcent d'égarer l'opinion, faisant observer que si la Grèce court un grand péril, c'est dans la fermeté des Alliés que reside la garantie de son indépendance et de son avenir.

M. Georges Leygues a ajouté que, depuis quelques jours des changements notables se produisent dans la position respective des empires du Centre et des Alliés, changements favorables à ces derniers et qui ne marquent que le début d'une période nouvelle.

Nos relations avec l'Espagne

A la commission des affaires extérieures, M. Ellen Prévot a communiqué hier les observations qu'il a recueillies au cours de son dernier voyage en Espagne, au point de vue économique et politique. Il a montré la nécessité de resserrer les liens entre la France et l'Espagne que rapprochent leurs intérêts et leurs affinités.

M. Jacques Chaumié a fait adopter d'autre part une résolution tendant à introduire des réformes dans l'organisation des consulats en Espagne et notamment du consulat général de Saint-Sébastien.

LES PRÊTS A L'ÉTAT
de titres des pays neutres
POUR LA DÉFENSE NATIONALE

En prêtant à l'Etat les valeurs dont ils disposent, les porteurs de titres des pays neutres concourent à la grande œuvre de la Défense Nationale.

En effet, nous devons nous procurer à l'étranger des approvisionnements importants pour nos armées, et comme nous ne pouvons fournir toutes les exportations indispensables pour compenser par des recouvrements le paiement de ces achats, — notre industrie travaillant presque exclusivement pour les besoins de l'armée — nous devons solder ces fournitures par d'autres moyens en monnaie des pays dans lesquels nous achetons.

Les prêts de titres des pays neutres que les porteurs consentent permettent au Trésor de conclure à l'étranger des opérations qui donnent les monnaies nécessaires dans des conditions satisfaisantes.

Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur les avantages que procure ce prêt: notons simplement que les porteurs de ces valeurs encaissent, de suite, une bonification d'un quart, soit 25 0/0 du revenu brut annuel, tout en conservant leurs droits à l'encaissement des coupons avec prime de change et de la prime d'amortissement si leurs valeurs sont appelées au remboursement, et qu'en outre il leur sera délivré un certificat négociable en Bourse.

Que les porteurs de titres des pays neutres viennent donc de plus en plus nombreux apporter leurs valeurs à la Banque de France, aux agents de change, aux sociétés de crédit, et aux banques qui sont et demeureront leurs intermédiaires avec le Trésor.

SITUATIONS Brochure envoyée franco
PIGIER rue de Rivoli 53. Paris.

La France doit être forte par le nombre de ses enfants

M. Paul Benazet, député de l'Indre, a déposé à la Chambre un projet de loi tendant à instituer des primes à la natalité afin d'encourager et de faciliter la repopulation en France. Ces primes seraient attribuées à la mère : 500 francs pour chacun des deux premiers enfants, 1.000 francs pour le troisième et 2.000 francs pour le quatrième; après quatre enfants, la mère toucherait encore 1.000 francs pour chaque nouveau-né.

Nous avons voulu tenir de la bouche même du promoteur du projet quelques renseignements touchant ce sujet délicat :

M. Benazet ne se dissimule pas que l'idée, si elle se réalise, est grosse de conséquences...

— Et d'une portée morale, sociale et fiscale si considérable, nous dit-il, que tout notre système d'organisation, nos mœurs mêmes pourraient en être modifiés après la guerre... En tout cas, la question dépasse en importance toutes celles qui

— Mais ne craignez-vous pas que, si tôt la prima touchée, les mauvaises mères — il y en a, malheureusement — ne se désintéressent de l'enfant ?

— Justement. Et comme il importe de préserver avant tout la toute première enfance, c'est seulement un an après la naissance du nouveau-né que les sommes d'argent, promises par l'Etat, seront remises à la mère. Néanmoins, la mère sans ressources pourra prélever sur sa prime des avances trimestrielles ou mensuelles, et la voici assurée que son enfant ne lui coûtera rien, au moins pendant un an.

— C'est très bien ! Mais l'Etat pourra-t-il supporter toutes ces dépenses ?

— Ici, réplique M. Benazet, vous abordez la seconde partie de la loi, et ce n'est pas vainement que je vous ai dit au début que cette loi aurait une répercussion jusque dans l'organisation fiscale de notre pays. Nous proposons donc d'instituer une caisse spéciale dite « Caisse nationale de la natalité ».

— Qui l'entretiendra ?

— Tout ménage dont l'homme aura plus de trente-cinq ans et la femme plus de trente, et qui n'aura pas élevé deux enfants au moins. Ils seront frappés par un impôt sur le revenu ; de plus, l'Etat recueillera après la mort la moitié de leur héritage pour la verser dans cette même caisse nationale de la natalité.

— Et si ça ne suffit pas ?

— Eh bien, l'on a calculé que tout individu représente pour l'Etat, en moyenne, un capital d'au moins 25.000 francs ; dans ce cas, il peut bien faire le reste : ce sera pour lui un placement fort avantageux, sans compter que, augmenter la population de notre pays, c'est un des moyens les plus sûrs pour éviter la guerre. Et, lorsque notre patrie a été assaillie, a eu à tenir tête aux Allemands, est-ce que les millions ont compté ? Nous répons chaque jour un fleuve d'or... C'est pour empêcher qu'il en soit ainsi plus tard qu'il faut, dès maintenant, prendre nos précautions. Pour être pacifiste, il faut se sentir fort, armé... armé de toutes les façons...

Et, absorbé par son idée, M. Paul Benazet répète en nous accompagnant :

— Dites bien, je vous prie que tout homme politique — j'entends tout homme sincèrement préoccupé de l'avenir et de la vie de son pays — doit admettre que nulle question ne mérite d'être plus sérieusement envisagée que celle qui, à l'heure présente, si vivement nous préoccupe.

Marie Laparcerie.



M. BÉNAZET

(Phot. Henri Manuel.)

peuvent être jamais traitées devant les Chambres. Il ne s'agit rien moins que de la vie ou de la mort de la France, et c'est pourquoi il y a lieu de légiférer sans délai pour que notre race ne périclite pas. A quoi nous aura servi le magnifique effort de nos héroïques soldats — effort qui a sauvé la France — si celle-ci est d'avance vaincue, après la victoire, sur le terrain économique ?... Et elle le sera fatalement si elle continue à n'opposer aux 70 millions de sujets allemands que ses 39 millions de Français. Il y a un siècle la France comptait à peu près autant d'enfants (26 millions) que les Etats du centre (28 millions). Elle s'est vu, peu à peu, dépasser par l'Allemagne, puis par l'Autriche, puis par l'Angleterre ; voici maintenant le tour de l'Italie, ce qui relegue la France, au point de vue de la natalité, au dernier rang des nations. Le résultat de cet abaissement a été de rendre plus directe la menace de l'Allemagne. Depuis 1880, nous ne lui opposons plus qu'une armée dont les effectifs fléchissent, d'année en année, avec une effroyable rapidité. Voulez-vous des chiffres : en 1893, nous avions encore 343.000 conscrits ; en 1910, nous n'en avions plus que 305.000 ; en 1914, 293.000 seulement contre 550.000 en Allemagne ! Pour 100 conscrits français, il y avait 183 conscrits allemands... Fabriquez des canons et des munitions ; moulez des obus, ayez à votre service le premier guerrier du monde, c'est-à-dire le soldat de France : tout effort n'en restera pas moins inefficace devant de telles statistiques.

— Et vous pensez que l'appât d'une prime rendrait le Français plus prolifique ?

— Surtout les classes peu fortunées, n'en doutez pas... Lorsque les enfants, au lieu de constituer des charges, pourront devenir, pour leurs parents, un profit plus ou moins immédiat, alors soyez-en sûr : on verra se produire l'augmentation de la natalité en France. 1.000, 5.000, 6.000 francs, pour quatre, cinq ou six enfants, c'est une petite fortune au village ou à la campagne et même pour nos ouvriers des villes.

— Mais pourquoi ce distinguo : l'argent à la mère ?

— Notre projet de loi vise également l'intérêt du père : lorsque celui-ci présentera à la mairie quatre enfants, tous vivants, le dernier âgé au moins de douze ans, et qu'il aura élevé, il touchera une prime de 2.000 francs. Il est vrai, le profit n'est pas immédiat comme pour la mère ; mais n'est-elle pas, dans la question, la principale intéressée ? C'est elle qu'il convient de gagner à notre idée. La perspective de cet argent qui lui appartient en propre, puisqu'il sera incessible et insaisissable, ne peut que lui plaire... D'ailleurs, tout ce qui entre dans le ménage profite également au mari.

TRIBUNAUX

La catastrophe de Saint-Denis

Dans la soirée du 1^{er} février 1916, à la gare des marchandises de Saint-Denis, une rame était en formation. Au cours de la manœuvre, un wagon dérailia et se mit en travers de la voie montante. Avant que les signaux d'arrêt aient pu être exécutés, le train-poste 502, qui avait été retardé par un train militaire, arriva à la vitesse de 80 kilomètres à l'heure. La violence de la collision fut telle que les réservoirs contenant le gaz d'éclairage crevèrent. Le train prit feu, provoquant une épouvantable panique parmi les voyageurs. Les secours s'organisèrent rapidement ; cependant on compta vingt-huit personnes blessées très grièvement et dix-sept voyageurs tués. Hier, devant le deuxième conseil de guerre, comparaissent le chef ouvrier Garçon et l'homme d'équipe Dubrana, inculpés de blessures et homicide par imprudence. Après réquisitoire du capitaine Montel, commissaire du gouvernement, et plaidoiries de M^{rs} Bormel et Martini, le conseil a condamné le chef d'équipe Garçon à trois mois de prison et Dubrana à quatre mois de la même peine. Tous deux bénéficient de la loi de sursis.

Beaucoup de bruit pour rien

Mme Darboux, femme du commandant, chef des gardes du Palais, avait de piquantes discussions avec sa voisine, Mme Collard, femme du garçon de la première chambre de la cour. L'une voulait qu'un vasistas de l'escalier fût constamment ouvert, l'autre soutenait qu'elle le voulait voir fermé.

Le 21 mai dernier, la scène se renouvelant, dégénéra en pugilat. Mme Darboux frappa sa voisine avec le sabre de son mari. Heureusement, l'arme était restée dans son fourreau.

Hopiteux d'un coup de poing, Mme Collard envoya la femme du commandant rouler dans l'escalier. L'affaire avait son dénouement, hier, devant la 8^e chambre correctionnelle où Mme Darboux s'est vu condamner à 200 francs d'amende et 300 fr. de dommages-intérêts.

Divorce d'artistes

Mme Jacqueline Esquier, artiste dramatique, mineure émancipée par son mariage, vient d'obtenir à son profit le divorce contre son mari, M. Albert Lambert, sociétaire de la Comédie-Française.

Nouvelles dispositions concernant les chevrons et la fourragère

Le ministre de la Guerre a arrêté, à la date du 25 juillet, des dispositions complémentaires dont voici les points principaux :

Chevrons de présence. — Il y a lieu de compter le temps passé dans les hôpitaux de l'intérieur pour blessure de guerre, blessure en service commandé ou maladie ayant nécessité l'évacuation de la zone des armées et le temps passé en captivité pour tous les militaires évadés ou rapatriés ; les séjours interrompus dans la zone des armées s'additionnent pour le décompte du temps de présence exigé.

Chevrons de blessure. — Les blessures de guerre requies antérieurement à la guerre actuelle donnent droit au port du chevron ; les brûlures par liquides enflammés et les accidents graves dus aux gaz asphyxiants sont assimilés aux blessures de guerre.

Fourragère. — Les officiers et hommes de troupe ayant effectivement pris part aux faits de guerre qui ont valu au corps l'attribution de la fourragère, auront le droit de la conserver individuellement en changeant de corps.

DANS LA MARINE

Commandement. — Le capitaine de frégate Roué est nommé au commandement de la marine à la Martinique.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Mme Devisme, infirmière diplômée, hôpital 252, service des jeux, 56, boulevard des Invalides, demande d'urgence aides-infirmières non diplômées, non payées. Facilité de séjourner à l'hôpital.

BACCALAUREATS par correspondance. Notice Progr. gratuite. GRATUIT en cas de succès. Ed. de V. DURUY, 7, rue Bleue, Paris (9^e).



GUÉRISON
Complete et Radicale

DE LA SYPHILIS par le **Bi-Iodural** NOVAT 4 pilules par jour

DE LA Tuberculose Bronchites chroniques **Toux** les plus rebelles PAR LE **KRÉNOFOS NOVAT** 118 capsules par jour

Prix : 5 Francs Prix : 4 Francs

TRAITEMENTS excessivement discrets et ne produisant aucune fatigue d'estomac. Dans toutes Pharmacies ou contre M. le Docteur-Pharmacien NOVAT, Macon

Le contrôle parlementaire aux armées

La commission écarte, en seconde lecture, l'amendement de M. Jules Delahaye.

La commission de l'armée a examiné hier, en seconde lecture, le projet de résolution relatif à l'organisation du contrôle parlementaire aux armées.

Elle a maintenu intégralement les quatre premiers articles adoptés par la Chambre.

A l'article 5, elle a prévu pour les commissions la faculté de présenter un nombre de candidats double de celui des délégués à élire.

Par un article 6 nouveau, elle indique dans quelles conditions la Chambre tiendra compte de l'importance numérique des groupes.

Elle a décidé de demander à la Chambre le rejet de l'article additionnel de M. Jules Delahaye, qui déclarait les députés mobilisés inéligibles comme contrôleurs aux armées, se référant aux arguments donnés mardi par le rapporteur et estimant qu'il est inadmissible de créer deux catégories de députés.

Voici d'ailleurs le texte de ces deux articles modifiés :

ART. 5. — La Chambre nomme la délégation sur la proposition des commissions de l'armée, du budget de la marine de guerre et de l'hygiène.

La commission de l'armée pourra présenter 30 candidats, les trois autres commissions, 10 candidats chacune, en tenant compte autant que possible de la force numérique des groupes, c'est-à-dire le double au maximum des candidats à élire entre lesquels la Chambre aura à choisir.

Les candidats sont choisis par ces commissions, soit parmi leurs membres, soit parmi les autres membres de la Chambre.

Trois jours avant la date fixée pour la nomination de la délégation, les commissions précitées remettent au président de la Chambre leurs propositions de candidatures qui sont immédiatement insérées à la suite du compte rendu in extenso.

ART. 6. — Les noms contenus dans ces propositions sont répartis par groupes sur le bulletin de vote remis aux députés.

Chaque député votant laisse subsister dans chacune des listes partielles qui constituent ce bulletin un nombre de noms égal à celui des délégués à élire par chaque groupe.

L'élection se fait à la majorité absolue conformément à l'article 8 du règlement. Après deux tours de scrutin, le calcul de la majorité s'établit par groupe.

L'ensemble du projet a été adopté par 28 voix contre 1.

M. André Tardieu a déposé son rapport qui viendra aujourd'hui en discussion.

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



L'HOSPITALITÉ

Notre maison des champs va se peupler de nouveaux hôtes. Nous attendons, en effet, ces jours-ci ma nièce Germaine et ses parents. Mon amie Geneviève arrive également, accompagnée de sa mère et de sa petite fille. Au total six personnes, si je sais bien compter.

Et six personnes de plus qui s'installent dans une maison y apportent, inévitablement, une certaine perturbation, bien que la question du logement soit, pour nous, résolue d'avance : nous avons au deuxième étage trois grandes chambres et une petite, inoccupées. Le mobilier en est très simple, mais commode. Les placards sont profonds. Enfin, puisqu'il est entendu que nous n'offrons à nos hôtes qu'une villégiature rustique, nous avons le droit de penser qu'ils se trouveront à l'aise dans ces chambres si parfaitement claires et aérées.

Mais, à part cela, il y a une infinité de détails dont la solution problématique empêche ma belle-mère de dormir. Ce matin encore, elle m'avouait devoir une nuit d'insomnie à la crainte qu'elle garde que le service ne « cloche » et que le chapitre des distractions ne soit ridiculement court.

Je ne partage pas les appréhensions de ma belle-mère. D'abord nos hôtes sont des parents et de bons amis. De plus, nous ne les avons pas invités pour les éblouir de notre faste, mais pour qu'ils nous fassent l'amitié de partager quelque temps notre vie, telle qu'elle est, dans son confort et sa simplicité.

Naturellement nous ne profiterons pas de leur séjour parmi nous pour adopter la coutume des dîners sans viande et des petits déjeuners sans beurre. J'ai l'habitude, que je crois bonne, de veiller à ce que la chère soit succulente et la table bien servie, même lorsque nous sommes en famille. Les seuls changements que je pourrais y apporter en l'honneur de nos amis ne seraient donc que quelques raffinements de plus.

Mais ces raffinements ne dépasseront point ce que peut comporter notre situation de fortune. Par exemple, je mettrai à la disposition de mes invités mon linge le plus beau. Mais je n'achèterai pas un vin d'un cru plus cher, alors que celui que nous buvons tous les jours est naturel et excellent.

De même, si les plats sont plus abondants que lorsque nous sommes seuls, ils ne seront pas plus nombreux. Mais je tâcherai de combiner mes me-



nus selon le goût de mes hôtes. La mère de Geneviève qui suit un régime en trouvera ici toutes les facilités. Et je me garderai bien de lui laisser deviner la peine que je me donne pour qu'il en soit ainsi, afin de ne pas gâter son plaisir.

D'ailleurs, la question du service sera-t-elle aussi compliquée que ma belle-mère le redoute ? Nous avons déjà deux domestiques qui connaissent parfaitement leur affaire. Je leur adjoindrai deux jeunes filles du village. L'une soulagera la cuisinière de l'épluchage des légumes et de mille autres besognes accessoires. L'autre aidera la femme de chambre. Je tiens à ce que mes hôtes trouvent de bonne heure leurs habits brossés, leurs chaussures faites et que le service des chambres soit terminé avant midi.

Ainsi, dans l'après-midi, nous pouvons mettre deux personnes à la disposition exclusive de nos invités. Et cela ne peut que leur sembler agréable de commander directement ce qu'ils désirent, comme de faire expédier en toute hâte une dépêche ou une lettre pressée.

Car alors que ma belle-mère ne songe qu'à multiplier pour eux les distractions extérieures, mon premier souci est de mettre tout en œuvre pour que mes hôtes aient l'impression de se croire chez eux. Ils goûteront, je pense, d'autant mieux notre hospitalité s'ils se sentent parfaitement libres d'aller, de venir, de se lever et de se coucher à l'heure qui leur plaît, de rester dans leur chambre ou de la quitter si tel est leur désir. La maison et ses autres sont à leur disposition, mais laissons-leur la faculté d'en user dans la mesure où ils le trouvent agréable.

Il va sans dire que je ne négligerai point pour cela, le chapitre « plaisirs ». Cependant, à ce point de vue, la modération me paraît nécessaire. J'admire, sans les imiter, les braves gens qui,



sous l'honnête prétexte de distraire leurs hôtes, ont le courage de les promener sans pitié sur toutes les grandes routes et ne leur font grâce d'aucun monticule, d'aucune curiosité locale.

Donc, je n'en userai pas ainsi avec les miens. Seulement, lorsque je m'apercevrai qu'une trop grande liberté leur pese, j'offrirai, suivant les ages, une partie de tennis ou de croquet, un bridge ou une promenade. Autant les enfants auront la facilité de s'agiter, de courir, autant les parents auront le droit de rester tranquilles, à causer, à lire, à travailler, « à ne rien faire ».

Cependant, pas plus que je ne leur imposerai le chapitre « plaisirs », je ne les condamnerai, sans répit, aux « commodités » de la conversation. C'est un tort de s'imaginer qu'entre gens réunis seulement pour quelques semaines de vie commune, le silence est un signe d'impolitesse. Et je connais trop mes bons amis pour ignorer avec quelles délices ils goûteront, dans mon jardin charmant, sous la fraîcheur de mes grands arbres, la joie profonde de se taire.

Madeleine de R..

Correspondance

Avide de vos conseils. — Deux lignes ont été supprimées l'autre jeudi dans ma réponse. C'est lorsque les invités veulent prendre le thé ou le café debout, le service ayant été préalablement apprêté sur une petite table, que la jeune fille va présenter une tasse à chaque convive.

Ginette. — Pour les soins du visage, je fait de fraîcheur de M^{me} Rambaud est parfait. Prix 3 fr., r. St-Florentin, 8, Paris.

Mme O. Charonne. — Tous nos regrets. Nous ne publierons pas d'article sur le massage.

B. S. — Tous les gants de peau, y compris ceux de Suède, se nettoient avec de l'essence minérale.

Mme L. C. — Le livre de recettes dont vous m'avez parlé n'a pas été édité par Excelsior.

“EXCELSIOR” RETRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale | Les événements locaux
La vie artistique | La vie économique
Les procès importants | Les sports
Les accidents graves | Tous faits pittoresques



MODES ET CHIFFONS

Bien qu'on n'éprouve que médiocrement le besoin de quitter Paris, les départs sont plus nombreux chaque jour. Ce n'est évidemment pas la ruée vers les stations à la mode, et l'on ne rencontre pas tous ses amis et connaissances dans le train qui vous emporte, comme cela se produisait autrefois dans l'express de Trouville, au moment de la saison. On part vraiment pour respirer un peu d'air pur, pour se livrer à quelque sport et non pour faire de longues stations au Casino et changer de robe trois fois par jour.

Les robes très claires, qu'on n'ose pas mettre à Paris et qui détonnent un peu sur une avenue poussiéreuse et dans le voisinage des maisons grises, ne paraissent ni trop gaies, ni trop voyantes dans un cadre de verdure et de soleil. Les toiles roses, bleues, mauves, soufre, les mousselines, les voiles et les batistes vont pouvoir être nos robes habituelles pendant six semaines. Est-il utile de dire que si la couleur est toujours séduisante, le blanc est beaucoup plus pratique. L'agrément de ces petites robes, c'est de pouvoir être lavées et repassées à la maison. En faisant sécher tout ce linge blanc au soleil, la lessive en est vite faite; les tissus de couleur résistent mal au séchage en plein air, et ceci complique un peu l'opération. Il y a cependant des zéphirs et des vichy dont les coloris sont solides; ils ne sont pas coûteux, et comme la façon est extrêmement simple, ce n'est pas un luxe de changer ses robes chaque jour. La jupe froncée, d'une ampleur modérée, n'a d'autre ornementation que des plis religieux ou des bandes de jours mécanique. Le corsage sans doublure n'est, en somme, qu'une chemisette à manches courtes ou longues avec le rappel des mêmes plis ou jours et la note, assez différente pour chaque robe, d'un col déboutonné plus ou moins ouvert. Sur les robes blanches en toile, en gabardine de coton, en linon, en mousseline ou en tulle, le sweater de couleur avec chapeau assorti met une note chic très « sport ». Toutes les préférences, actuellement, vont aux tons jaunes, depuis le citron jusqu'au maryland, en passant par les teintes suède, écaille ou « blond cheveu de la reine ». Le chapeau se fait en feutre du même ton ou en tricot assorti à la veste; il affecte la forme du classique feutre mou, du canotier, de la petite cloche et du hêret basque ou matekot. Certaines cloches, qui ressemblent à des casques coloniaux, sont assez drôles et très seyantes avec leur doublure de liseré ou de manille rose. Les fillettes portent à peu près les mêmes tissus, sinon les mêmes formes que leurs mairans.

Mais voici la saison où garçons et filles s'ébattent tout à leur aise sur la plage sont vêtus avec la même uniformité pratique du maillot de laine. Il n'y a là encore de pratique que le blanc: l'air salin, qui oxygène les cheveux de nos bambins et hale leur peau, ne respecte pas les tons fragiles des tricots bleu ou cerise. Habillez-les donc de blanc, des sandales de daim au petit hêret de ratine; tout cela s'entretient plus facilement et reste frais, même après un long usage. La barbotine de caoutchouc, indispensable pour les petits qui font de fréquentes chutes volontaires ou involontaires au milieu des flaques, doit aussi être blanche. Le blanc, du reste, va très bien à tous ces petits visages dorés et cuits par le soleil, et il faut que nos mioches puissent, sans crainte de gâter leur vêtement, profiter pleinement du grand air et de l'espace!

Jeanne Farmant.

QUELOUES CONSEILS

Recettes de confitures (demandées) (suite)

Confitures d'abricots, de prunes, de poires. — Eplucher les fruits, les couper par la moitié, les peser. Mettre 250 grammes de sucre cristallisé par 500 grammes de fruits épluchés. Laisser les fruits et le sucre macérer de 12 à 24 heures ensemble. Mettre le tout sur le feu, faire bouillir à gros bouillons de 30 à 45 minutes. Mettre en pots. Couvrir 24 heures après.

Faire de la même façon la marmelade de coings et de pommes mélangés. La gelée de coings se fait comme la gelée de groseilles ou la gelée de pommes.

Fraises à la Romano. — Equerler une livre de belles fraises, les mettre dans une timbale, les saupoudrer de deux cuillerées de sucre en poudre, les arroser d'un verre de vin de Porto. Les recouvrir au moment de servir d'une couche de crème Chantilly. Les servir entourées de glace pilée. — POPOTE.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Tailleur de jersey : la jupe est en jersey rose, la veste en jersey taupe. Toque et ombrelle taupe. — 2. Robe de voile écaillé garnie de dentelle d'argent, grande capeline de velours vieux bleu. — 3. Petite robe de tricot de soie tourterelle avec parements et col noirs. Chapeau de feutre gris. — 4. Robe de pèlerine de coton mauve brodé. Col et manchettes d'organdi. Chapeau de liseré et velours noir. — 5 et 6. Deux petites robes d'enfant : l'une est en grosse toile blanche garnie de toile et broderie esrize; l'autre en serges bleues et serges blanches avec col festonné. — 7. Robe habillée en taffetas puce avec chapeau de velours du même ton. — 8. Robe de toile de Vichy écossaise garnie de ruban.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Espagne se sont embarqués à bord du yacht *Giralda* pour Santander, où ils passeront quelques semaines.

— On annonce de Bucarest que la famille royale est partie pour Sibiu, dans les Carpates, où elle passera l'été.

BIENFAISANCE

— Mme Poincaré, accompagnée de Mme Lucien Poincaré — sa belle-sœur — s'est rendue au château d'Anel pour y visiter l'ambulance anglo-française que Mrs Mitchell Dewey a installée depuis le début de la guerre, aidée par de généreux concours américains. Mme Poincaré a vivement félicité la généreuse fondatrice de l'hôpital ainsi que le docteur Lyle, chirurgien de New-York, qui offre à chaque soldat amputé par ses soins un membre artificiel.

NAISSANCES

— Mme Paul Mayaud, née de Lechner, dont le mari est au front, a mis au monde, à Saumur, une fille qui a reçu le prénom de France.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du lieutenant-colonel d'artillerie de Goncourt, mort pour la France, le 24 juin, cité à l'ordre de l'armée ;

Du capitaine Adrien Breton, du 1^{er} régiment d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France devant Verdun, le 23 juin, âgé de 31 ans, associé et fils du grand industriel, et de Mme Paul Breton, et grand-père de M. de Ségogne, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation ;

De M. J. Léon, ingénieur en chef des mines, envoyé par le gouvernement français à Londres pour présider le comité français des charbons, décédé subitement ;

Du lieutenant-colonel Migneron, décédé à cinquante-et-un ans ;

De M. Albert Debled, chef de bureau au ministère des Travaux publics, chevalier de la Légion d'honneur ;

De Mme C. Lembezat, née Rieffel, veuve de l'inspecteur général M. Antonin-Pierre de Guiraud, conservateur des hypothèques en retraite, décédé à Nantes, à soixante-sept ans ;

De M. Henri Husson, décédé à cinquante-trois ans, à Valmont (Suisse) ;

De M. J. Léon, ingénieur en chef des mines, envoyé par le gouvernement français à Londres pour présider le comité français des charbons, décédé subitement ;

Faits divers

PARIS

Collision de tramways. — Hier matin, à 7 heures, par suite du mauvais fonctionnement des freins, le tramway 65 de la Compagnie Est-Parisienne allant de Romainville à la Bastille, a pris en écharpe, à l'alignement de la rue de Charonne, le tramway 110 de la même Compagnie qui était à l'arrêt.

Onze personnes ont été légèrement contusionnées ou blessées par des éclats de vitres.

Ces voyageurs, parmi lesquels se trouvaient deux militaires, ont pu regagner leur domicile après avoir été pansés dans une pharmacie.

Accident mortel. — Vers 11 heures du matin, Mme Rosalie Couderat, âgée de quarante ans, demeurant 158, rue Vergingtorix, qui traversait la rue d'Alsésia, en face du numéro 206, a été renversée par une voiture des sapeurs-pompiers du poste de Plaisance. La malheureuse a été tuée sur le coup.

Repêchage en Seine. — Dans l'après-midi d'hier, des maronniers ont retiré de la Seine, à la hauteur du quai de Puteaux, le cadavre d'une petite fille vêtue seulement d'une chemise et d'une jupe à raies grises.

Le corps a été reconnu pour être celui de la jeune Raymonde Lelubre, âgée de trois ans, qui, vendredi dernier, était tombée d'un chaland amarré au quai de Courbevoie.

THÉÂTRES

Comédie-Française. — Aujourd'hui, matinée à 1 h. 1/2 : *Andromaque* (MM. Paul Mounet, Pyrrhus ; Georges Le Roy, Pylade ; de Max, Oreste ; Alcover, Phoenix ; Mmes Madeleine Roch, Hermione ; Yvonne Ducos, Andromaque ; Jeanne Rémy, Céphise ; Garay-Myriel, Cléone) ; *Tartuffe* (MM. Lellier, Cléante ; Dchelly, Valère ; Henry Mayer, Tartuffe ; Siblot, Orgon ; Croué, Loyal ; Falconnier, L'Exempt ; René Rocher, Damis ; Mmes Favolle, Mme Pernelle ; Yvonne Lifraud, Marianne ; Bretly, Dorine ; Emilienne Dux, Elmire). Ordre : *Andromaque*, *Tartuffe*.

En soirée, la *Mégère apprivoisée*, les *Deux Gloires*.
A l'Opéra-Comique. — Ce soir, à 8 heures, *Werther* (Mlles Alice Bayeau, Camis, MM. Léon David, Ghaane, etc.)

JEUDI 27 JUILLET

Comédie-Française. — Matinée à 1 h. 30, *Andromaque*, *Tartuffe*. Soirée, la *Mégère apprivoisée*, les *Deux Gloires*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *Werther*.
Athénée. — A 8 h. 30, *Louise*.

Apollo. — A 8 h. 15, *Rip*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *Le Château de la mort lente*.
Gymnase. — A 8 h. 45, *la Charrette anglaise*.

Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, *le Secret de Samson*.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, *le Chemineau*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Voleur de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lyas) ; *Où allons-nous ce soir ?* En matinée, à 1 h. 30, *la Cagnotte*.

Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre Echange*.
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *Si j'étais roi*.

Variétés. — A 8 h. 30, la Revue et *l'Ecole du Piston*.
Vaudeville. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Omnia-Pathe. — *Porfature* ; *Vieux papiers* (comédie). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

La Bourse de Paris

DU 26 JUILLET 1916

Aucune animation sur le marché. — Résistance générale de la cote.

Parmi nos rentes, le 5 0/0 gagne une fraction à 90 30 ; le 3 0/0 par contre, recule de 0 fr. 20 à 84 30.

Aux emprunts étrangers, l'Extérieure espagnole s'inscrit à 98 05, sans changements ; Serbe 59 75.

Banques Indépendantes : Banque de France, 5.100 ; Banque de Paris, 1.135 contre 1.140 ; Lyonnais, 1.210 ; Union Parisienne, 630.

Chemins de fer irréguliers : le Nord revient de 1.500 à 1.495 ; Orléans par contre progresse de 1.190 à 1.199 ; Est, 810 contre 815.

Peu de modifications aux valeurs diverses. Le Métro s'établit à 460 ; le Nord-Sud à 123 ; Omnibus, 459 ; Thomson, 634 contre 630.

Le Rio, malgré une accentuation de la reprise du cuivre-métal à Londres à 2 97, est faible à 4 25.

Enfin, en coulisse, les valeurs industrielles russes sont irrégulières : Briansk, 360 ; Harimano, 417 ; Malzef, 598 ; Platine, 485 ; Toula, 1.118. La Bakou décline de 1.260 à 1.245.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 1/2 ; Suisse, 111 1/2 ; Amsterdam, 244 1/2 ; Pétersbourg, 180 ; New-York, 590 1/2 ; Italie, 91 1/2 ; Barcelone, 598.

EXPOSITION

DE LA CITÉ RECONSTITUÉE

40 maisons construites et meublées depuis 1,500 francs

JARDIN DES TUILERIES, de 10 h. à 6 h. (Côté Rivoli) — Entrée : UN franc

FUUILLETON D'EXCELSIOR DU 27 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman Inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXV

Une partie de chasse qui finit tragiquement

Tandis que le docteur sondait les plaies et se préparait à faire ses pansements, Jean, lui, courait pour prévenir Argirh...

Mais le fameux Tehéou, aux premières questions que lui posa Jean, répondit que sir Argirh et son neveu étaient occupés et travaillaient dans le pavillon secret.

Jean connaissait la consigne rigoureuse...

Il savait que nul n'avait, et pour quelque cause que ce fût, le droit de déranger Argirh lorsqu'il s'enfermait dans son laboratoire...

Et puis, du reste, une seule personne pouvait communiquer avec lui par téléphone lorsqu'il était là... c'était Perry... et Perry était avec lui...

Jean n'insista pas.

— Mais, fit-il, vous pouvez toujours prévenir miss Edith...

— Miss Edith n'est pas ici, répondit le Chinois.

Et il ajouta sans qu'un muscle de son visage tressaillit :

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

— Miss Edith n'est pas rentrée...
— Pas rentrée?...
— Non, monsieur... elle a dû partir en voyage...
Jean recula d'un pas...
Il dévisagea Tehéou et balbutia :
— En voyage?...
— Du moins, nous le supposons, car, depuis son départ pour la chapelle, nous ne l'avons pas revue...

Le Chinois ne savait pas que Jean avait vu miss Edith partir pour le quartier chinois...

Il ignorait que le jeune homme savait que celle qu'il adorait s'était rendue chez le vieux Fao-Li-Tou, qu'il connaissait...

Jean resta atterré...

D'instinct, une mortelle inquiétude lui vint à l'esprit...

Mais il s'efforça de chasser la pénible pensée qui venait de traverser son cerveau...

Après tout, il arrivait parfois à miss Edith de partir ainsi subitement pour aller passer la journée chez une de ses amies...

Il fit un violent effort pour chasser loin de lui le pressentiment qui venait de l'accabler...

— C'est bien, machonna-t-il... sitôt que sir Argirh reviendra... prévenez-le que son ami Bradway, dangereusement blessé, est ici...

— Je ne manquerai point, monsieur...

Le Chinois s'inclina et disparut en trotinant...

Jean courut au chevet de l'Anglais.

Au moment où il pénétra dans la chambre du blessé, celui-ci qui, quelques instants auparavant, avait repris ses sens, venait de s'évanouir à nouveau...

Mais cet évanouissement était presque normal et n'inquiéta pas le praticien, qui s'empessa de rassurer Jean :

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, des blessures sont graves mais ne mettent pas les jours du patient en danger... Celle de l'épaule m'inquiétait plus que celle de la tête... Heureusement la

bloc d'acier n'a pas atteint le sommet du poumon droit.

Et, en disant cela, le docteur montrait au jeune homme un morceau de métal qu'il avait jeté sur la cheminée.

Jean, fort intrigué, fit trois pas en avant...

Son regard s'arrêta longuement sur le petit bloc métallique, encore rougi du sang de la victime.

Soudain il tressaillit... puis s'empara du débris... Mais, tout aussitôt, il eut un haut-le-corps...

Il venait d'apercevoir, gravée sur l'acier, la marque de fabrique des usines d'Argirh-City.

Ce morceau de ferraille provenait d'un des harpons dont il s'était servi...

Mystère!

Comment Bradway avait-il pu être blessé par un éclat de ce harpon ?...

Et son regard, anxieusement interrogateur, alla de Bradway au débris et du débris à Bradway...

Et Bradway, entre les lèvres de qui le docteur venait de verser quelques gouttes d'un puissant cordial, ouvrit les yeux...

Son regard, tout de suite, rencontra celui de Jean...

Les deux hommes se fixèrent longuement...

Lorsque le docteur, après avoir fait ses dernières recommandations, prit congé de Bradway, celui-ci, en lui tendant la main, questionna d'une voix qui n'était plus qu'un souffle :

— Dangereux ?

— Non...

— Bien... Il faut, alors, me remettre sur pieds tout de suite... Traitement énergique... mon temps est précieux...

— Comptez sur moi...
— Je vous donne huit jours...
— Dans huit jours il n'y paraîtra pour ainsi dire plus... Mais la convalescence sera longue...
— Je pourrai retourner chez moi ?
— Vous pourrez... dans trois jours...
— All right !

VOITURE NEUVE

Landaulet limousine 42 HP Berliet 1.14 complete ordre marche. A vis. carré. Million Guise, 71, r. Arts, Levallois.

BOUCHON-TOUPET-ABSORBATEUR !!!

Plus de nicotine! Plus de collets! Economie 50 0/0. 20 cent. le cahier. Dans tous les bureaux de tabac. J. CHAUVÉ, dépositaire, 15, rue Parrot, PARIS.

Montres

Longines Éléantes et précises.

DIRECTION DES DOMAINES DE LA SEINE

Le 3 août 1916, à 2 heures 30, à MANDRIEUX, à PARIS, vente aux enchères publiques, en 12 lots, de 86 000 kilogs de déchets de cuirs neufs et de 4,000 kilogs de milieux de couche-points, visibles cinq jours avant.

AUX FAMILLES DE NOS SOLDATS

Nous concédons de faire faire, d'après PHOTO, un PASTEL FIXE INALTERABLE D'ART de leur Poilu, depuis 35 francs. Maison française de photographie FONDÉE EN 1900 28, rue de Châteaufort, Paris Voir Exposition

LUSEOL DES POILUS

DESINFECTANT RADICAL CONTRE TOUS PARASITES Flacons : 1 fr. 50 ; 1 fr. 75 franco. 34, boul. de Clichy, Paris, et tous magasins.



Amateurs de bon café

préparation parfaite arôme concentré économie d'un quart avec le nouveau filtre double LE TORNEAU brev. S. G. D. G. Notice explicative gratis. Essai de l'appareil franco contre mandat de 4 fr. 95. VOISIN, 8, rue Remparts-Saint-Jean, LYON

SAVON TRICAP

SANS RIVAL POUR BLANCHIR et ADOUCCIR LA PEAU Faites VOUS-MÊMES vos CONSERVES simple, économique, conservation indéfinie. Envoi gratis du livre de recettes BOUCHAGE PNEUMATIQUE, 138, rue St-Honoré, Paris.

ACHAT ET VENTE DE TITRES

PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE BANQUE GIRON (54 rue de la Harpe, 67, rue Rambuteau, Téléph.

Pilules Orientales

Développement, Formetè, Régénération du Roste chez la Femme. La façon avec notice 6 fr. 95 franco. - J. RATE, N° 45, Rue de l'Éclairer, Paris.



CHEMIN DE FER D'ORLÈANS

Création d'un train supplémentaire entre Paris-Quai d'Orsay et Toulouse. Un train express supplémentaire de nuit de toutes classes assure des relations rapides entre Paris et Toulouse. Départ de Paris-Quai d'Orsay à 22 h. 05; arrivée à Toulouse à 4 h. 05. Retour : Départ de Toulouse à 22 h. 45; arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 4 h. 15. Cabars 7 h. 20, Montauban 6 h. 55, Toulouse 9 h. 55. Retour : Départ de Toulouse à 22 h. 45; arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 4 h. 15. Cabars 7 h. 20, Montauban 6 h. 55, Toulouse 9 h. 55. Wagons-lits dans les deux sens du parcours. Pour les conditions d'admission des voyageurs, militaires compris, consulter les affiches spéciales.

Nouvelles relations, à dater du 1er juillet 1916, de Paris-Quai d'Orsay sur les Pyrénées-Orientales et Barcelone. Les relations sont assurées comme suit, grâce à la création d'un nouveau train express de nuit entre Paris et Toulouse. Départ de Paris-Quai d'Orsay à 22 h. 05. Arrivée à Toulouse à 4 h. 05. Carcassonne 4 h. 25, Narbonne 4 h. 55, Perpignan 5 h. 10, Port-Bou 5 h. 25, Barcelone 6 h. 30 (train de luxe en Espagne) ou 23 h. 45 et 3e classes en Espagne. Le trajet Paris-Barcelone s'effectue ainsi en 24 h. 25 ou 25 h. 25 en lieu de 24 h. 45 ou 26 h. 10. Voitures directes de 1re et 2e classes et wagon-lits entre Paris et Port-Bou. Pour les conditions d'admission des voyageurs, militaires compris, et tous renseignements complémentaires, consulter les affiches spéciales.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. - Valonard.

Le gérant : VICTOR LAURENT.



Le Problème de la VIE CHÈRE

est possible à résoudre par le contact direct entre le producteur et le consommateur.

La Rubrique ALIMENTATION

de nos Petites Annonces Économiques du MERCREDI

(2 fr. 50 la ligne de 50 lettres ou signes)

EN EST LE TRAIT D'UNION RÊVÉ

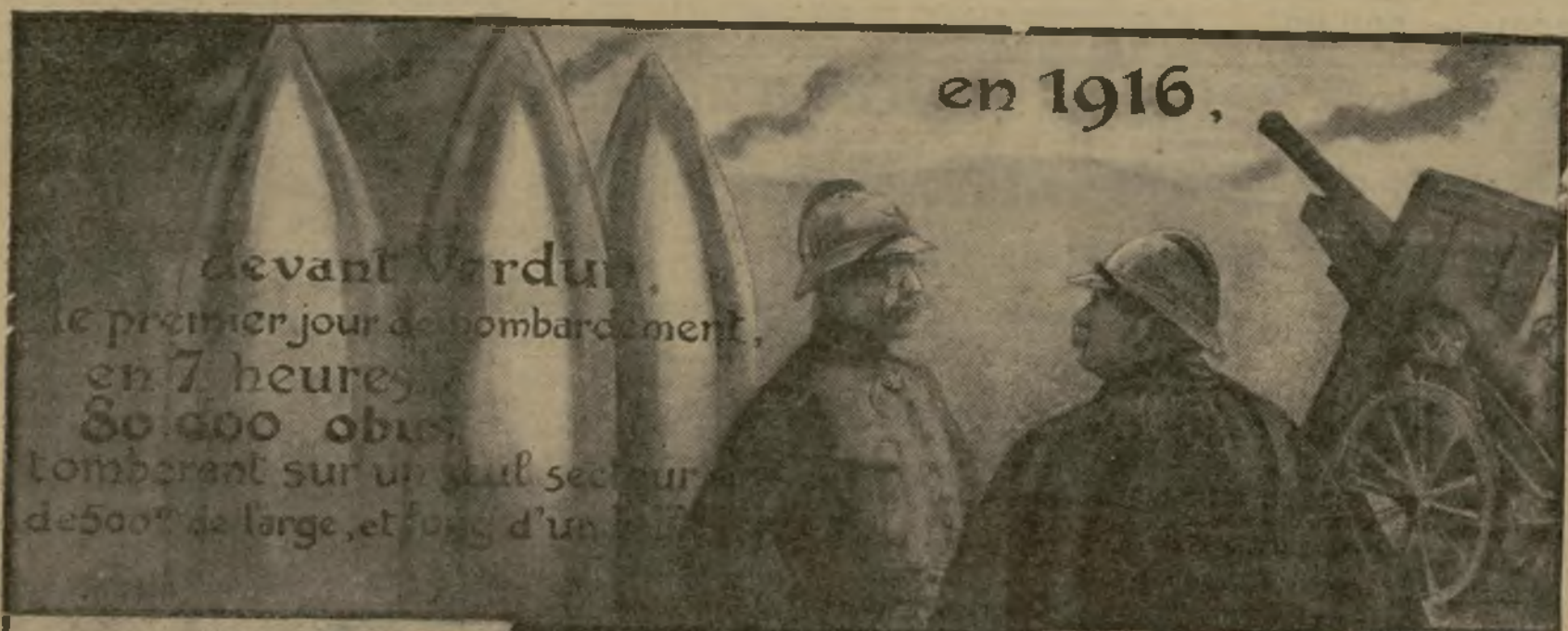
Le docteur se redira. Alers Bradway, en tendant la main à Jean, questionna : — Il faut me dire comment je suis ici. Jean conta par le détail tout ce qui s'était passé. Lorsque il eut achevé son récit, Bradway dit simplement : — A partir d'aujourd'hui, mon jeune ami, il ne faut plus chasser la baleine... C'est ce que je me proposais il y a un instant, bredouilla Jean... Puis il ajouta : — Mais, dites-moi... Comment se fait-il... Comment peut-il se faire que vous ayez été blessé par un décal d'un de mes harpons... Aucune embarcation n'était près de la baleine... Ne cherchez pas à savoir... Et si on vous demande comment mon accident a eu lieu, dites que vous ne savez pas... et surtout, ne parlez à aucun prix de cette histoire de harpon... Je vous le demande... Je vous en supplie... — Je vous le jure... Bradway remercia d'un clin d'œil et d'un imperceptible signe de tête... Après quelques secondes de silence, il questionna : — Vous avez prévenu Argish ? Car je suis chez lui... Je reconnais cette chambre que j'ai plusieurs fois couché... — Il m'a été impossible de le faire prévenir : il est enfermé dans son laboratoire... — Et James Perry ? — Il est avec lui... — Ah... Et miss Edith ? — En voyage... paraît-il... — Ah... Alors, j'attendrai... Et vous ? — Moi ? — Oui... Vous avez des nouvelles de Jack ? — Aucune... Mais vous m'avez conseillé de ne pas m'inquiéter...

— Il ne le faut pas, en effet... Pas avant trois jours, n'est-il dit. — J'aurais envie d'aller faire un tour chez Wo-Li-Wu... — Si vous voulez... Et Bradway chercha la main de Jean... D'une voix attendrie, il questionna, en plongeant son regard dans les prunelles du jeune homme : — Alors, vous êtes tout à fait contre les ennemis d'Argish ? — Oui... — Par amour pour Edith ? — Oui... et, cependant, je sais qu'elle aime James Perry... et qu'elle l'épousera... — Si vous êtes vraiment sincère, c'est très beau, ce que vous faites... c'est très généreux... Compliments... Maintenant, laissez-moi... — Seul ? — Oui... mais avant, donnez-moi le téléphone... — Avez-vous la force ? — Il le faut... Jean approcha l'appareil du lit de Bradway et sortit sur la pointe des pieds... Une demi-heure environ s'écoula et Jean vit apparaître, précédé de Tabéou, le fidèle Espérance que Bradway venait, par téléphone, d'appeler près de lui... Par discrétion, Jean se garda bien de pénétrer dans la chambre du blessé à la suite de l'énigmatique confident de l'Anglais... Mais, au bout d'un quart d'heure, Espérance sortit de la pièce et vint dire à Jean : — Masier Bradway vous rend votre liberté... et vous dit : à demain... Jean salua et tourna lentement les talons. CHAPITRE XXVI En plein mystère Jean Widorski quittait Bradway fort perplexe et profondément intrigué.

La mystérieuse blessure de l'Anglais le laissait tout décontenancé. Il y avait dans tout cela bien de quoi le déconcertier... Ce qui venait de se passer, l'énigmatique absence de miss Edith, la disparition de Jack dont il avait trouvé la bicyclette brisée, tout cela formait un ensemble de faits qui ne le laissaient point indifférent, bien loin de là... Ces faits constituaient à ses yeux de bien étranges et bien inquiétants présages... Tout en s'acheminant vers un garage où il savait trouver une auto pour se faire reconduire à Charleston, il se mettait l'esprit à la torture pour arriver à classer ses idées, à s'arrêter à quelque plan de conduite... — D'abord Jack, fit-il à mi-voix... Comme il achevait de prononcer ces mots, il frissonna... De fièvre ?... Non, de froid. En effet, les événements s'étaient à ce point précipités qu'il n'avait pas trouvé un quart d'heure pour envoyer acheter des vêtements de rechange... Comme un taxi-auto passait, il hâta le chauffeur, offrit trois dollars pour être conduit rapidement à Charleston. L'homme accepta. Vingt minutes après, Jean descendait devant sa porte et courait jusqu'à son appartement. Après s'être fait frictionner par le valet de chambre, il s'habilla rapidement et se fit servir une grande tasse de consommé dans lequel il avait fait battre quatre jaunes d'œuf. Ainsi lesté, il descendit à son garage, fit sentir son auto la plus rapide, monta au volant et partit en trombe... (A suivre.)

CONSOMMATION DE PROJECTILES :

Trois dates. — Trois chiffres



en 1916,

devant Verdun,
le premier jour de bombardement,
en 7 heures,
80.000 obus
tomberent sur un seul secteur
de 500^m de large, et long d'un



en 1813,

en 3 jours,
les Français
à Leipzig, tirèrent
120.000
coups de canon



en 1870,

En 1813, selon Duruy, à la bataille de Leipzig, les Français tirèrent 220.000 coups de canon.

Il résulte de documents officiels, extraits du livre du général Rouquierol, qu'à la bataille de Saint-Privat, le 18 août 1870, les dépenses de projectiles effectuées par l'armée française se montèrent à 35.249 obus et boîtes à mitraille.

Dé leur côté, les Allemands avaient riposté par l'envoi de 35.667 de ces projectiles.

Que sont ces chiffres, pourtant énormes pour l'époque, comparativement à ceux que l'on connaît déjà, des obus de tous calibres, lancés de part et d'autre devant Verdun? Le premier jour du bombardement, 80.000 obus allemands tombèrent dans un secteur de 60 hectares! Actuellement, l'artillerie française, rien que sur le front de Verdun, consomme plus de 200.000 obus par jour!

C'est au lieutenant Legras, professeur à l'Université de Dijon, qui visite actuellement le front russe, où il fait, sur l'effort français, des conférences extrêmement documentées, que nous devons de connaître et de pouvoir publier ce chiffre formidable.



à Saint-Privat, au cours
de toute une journée de lutte,
35.249 obus furent tirés
par les Français.